

AU COMMENCEMENT, LA MISÉRICORDE

- Un chamboulement de l'église
- Pas de miséricorde sans réciprocité
- Trois paraboles miséricordieuses



ÉDITORIAL	
Dominique DEVISSE	1
UN CHAMBOULEMENT DE L'ÉGLISE	
Patrick ROYANNAIS	4
PAS DE MISÉRICORDE SANS RÉCIPROCITÉ	
Dominique BOURDIN	11
“ LA JUSTICE DE DIEU EST SON PARDON ”	
Bernard MICHOLLET	17
TROIS PARABOLES MISÉRICORDIEUSES	
Pierre CHAMARD-BOIS	24
LAISSER PERCER L'HUMANITÉ	
Alexis ADAM	30
UNE VIE REÇUE LES UNS DES AUTRES	
Marie-Hélène AUPËCLE	33
LE TRAVAIL DU PARDON AU CŒUR DE LA DÉCHIRURE	
Nathalie et Christian MIGNONAT	39
LES SCOUTS ET LA RÉCONCILIATION FRANCO-ALLEMANDE	
Jean-Jacques GAUTHÉ	42
REMETTRE LES DETTES	
Arnaud FAVART	46
FACE À LA VIOLENCE MEURTRIÈRE	
PAROLES D'ÉVÊQUES	50
UN AMOUR MATRICE DE TOUTES LES AMOURS	
Khaled ROUMO	52
DANS LA CULTURE CHINOISE	
Jacques LECLERC du SABLON	62
THÉRÈSE DE LISIEUX ET LA MISÉRICORDE	
Dominique FONTAINE	64
UN LIVRE, UN AUTEUR : “ JE NE PENSE PLUS VOYAGER ”	
François SUREAU	71
RÉSONANCES : LA MISÉRICORDE POSE UNE LIMITE À L'ENFER	
Alain LE NÉGRATE	74

Communauté Mission de France

La “LETTRE AUX COMMUNAUTÉS”, revue bimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays.

Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses : témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme. ■



PAR LE PETIT OU

PAR LE GRAND BOUT DE LA LORGNETTE ?

Par Dominique Devisse

A lors que s'achève bientôt l'année jubilaire de la miséricorde, le comité de rédaction de la *Lettre Aux Communautés* a choisi d'en faire le thème de ce numéro de rentrée. Boucler ce numéro n'a pas été facile... Plusieurs personnes sollicitées notamment pour des témoignages ont décliné l'invitation. C'est dire que, si nous avons beaucoup utilisé cette année le vocabulaire de la miséricorde, il n'est pas simple d'arriver à saisir toute la richesse de cette expression et à en rendre témoignage.

La miséricorde, nous n'en sommes pas la source. Elle nous met en relation avec la transcendance. Dieu seul est miséricordieux. Comme chrétiens, nous nous recevons de la miséricorde du Père et nous sommes invités, en fréquentant Jésus, à tenter d'en vivre à notre tour.

Nous avons dans les diocèses, nous semble-t-il, au cours de cette année pastorale, beaucoup exploré le volet miséricorde et pardon. S'arrêter au seul pardon reçu serait prendre la miséricorde par le petit bout de la lorgnette. Nous commettons le mal, et alors, bien sûr, nous espérons le pardon. Ce serait réduire la portée de ce jubilé que de s'arrêter à ce seul aspect. Il est tout aussi important d'évoquer la proximité et l'engagement sans relâche auprès des victimes du mal. Dieu se tient de façon prioritaire aux cotés des victimes.

Le pape n'a pas cessé, au cours de ce jubilé, de dénoncer le mal : à Lampedusa, il évoque le scandale du non-accueil des réfugiés, en Arménie, il se recueille en mémoire du génocide et plus récemment à Auschwitz-Birkenau, dans le cadre des JMJ, il dénonce « la cruauté qui ne s'est pas arrêtée à Auschwitz ». Le jubilé de la miséricorde nous invite aussi à nous retrouver les manches pour lutter contre le mal. C'est notre mission d'être humain, en solidarité et en fraternité, d'être aux côtés de ceux qui souffrent.

C'est la mission de l'Église d'être témoin de la miséricorde du Père, comme nous le rappelle cet extrait de la bulle d'indiction du jubilé extraordinaire de la miséricorde :

« L'Église a pour mission d'annoncer la miséricorde de Dieu, cœur battant de l'Évangile, qu'elle doit faire parvenir au cœur et à l'esprit de tous. L'Épouse du Christ adopte l'attitude du Fils de Dieu qui va à la rencontre de tous, sans exclure personne. De nos jours où l'Église est engagée dans la nouvelle évangélisation, le thème de la miséricorde doit être proposé avec un enthousiasme nouveau et à travers une pastorale renouvelée... Là où l'Église est présente, la miséricorde du Père doit être manifeste. Dans nos paroisses, les communautés, les associations et les mouvements ; en bref, là où il y a des chrétiens, quiconque doit pouvoir trouver une oasis de miséricorde. » (Extraits du n° 12)

Dans ce numéro nous commencerons par ouvrir les horizons de la miséricorde :

Patrick Royannais se risquera à une définition du mot miséricorde. L'article de Dominique Bourdin nous invite à dépasser nos propres ambiguïtés pour entrer dans une reconnaissance mutuelle. Bernard Michollet va nous aider à découvrir un peu plus comment la miséricorde est au cœur de la conception chrétienne de la foi en Dieu et déclinera les principales conséquences pour nous aujourd'hui en huit verbes d'action. Avec Pierre Chamard-Bois, nous sommes invités à faire entrer en dialogue les paraboles de la miséricorde et le texte de *Matthieu 25*.

Nous découvrirons les témoignages d'Alexis Adam au Kenya auprès de jeunes drogués et de

Marie-Hélène Aupècle dans le quotidien de la vie dans un foyer de l'Arche de Jean Vanier. Nous serons témoins d'une expérience de réconciliation à travers l'histoire d'un couple recomposé et des premiers pas dans la réconciliation franco-allemande au lendemain de la guerre lors du Jamboree mondial scout de l'été 1947. Nous avons aussi souhaité nous faire l'écho de paroles d'évêques à l'occasion de l'assassinat du Père Jacques Hamel.

Nous élargirons l'espace de notre tente avec l'article de Khaled Roumo, auteur et poète, engagé dans le dialogue des cultures et des religions. Il explore pour nous la notion de miséricorde dans le Coran. Sans oublier la contribution de Jacques Leclerc du Sablon à partir de la langue chinoise. Nous ferons route avec Thérèse de Lisieux pour découvrir comment elle parle de la miséricorde à la fin de sa vie.

C'est Simone Weil qui entrera en résonance avec le thème de ce numéro. La recension concerne le livre *Je ne pense plus voyager* de François Sureau, récit qui traite de la conversion de Charles de Foucauld.

Puisse ce numéro de la LAC contribuer à nous aider à y voir plus clair sur ce qu'est la miséricorde. Pas seulement le sentiment heureux d'être pardonnés mais la responsabilité de chacun, là où nous sommes, de faire reculer la rancune, les exclusions, l'indifférence et de permettre que s'exprime la voix des laissés-pour-compte.

Pour le Comité de rédaction

PROCHAINS THÈMES :

N° 287 CORPS DU CHRIST POUR LA MULTITUDE (UNIVERSITÉ D'ÉTÉ 2013)

N° 288 LA DÉMOCRATIE EN DANGER.

UN CHAMBOULEMENT DE L'ÉGLISE

Par Patrick Royannais

Patrick, prêtre du diocèse de Lyon, est curé de la paroisse francophone de Madrid.

Le jubilé de la miséricorde paraît à la fois nécessaire tant on a conscience de l'importance de la miséricorde, à la fois relativisé voire poliment évité tant est redouté le chamboulement auquel la miséricorde ne peut que conduire l'Église.

Les théologiens parlent peu de miséricorde. D'abord, le mot n'est pas biblique ; ensuite, lorsqu'ils parlent de Dieu, souvent, les théologiens privilégient une démarche philosophique qui ne croise guère la miséricorde, terme trop peu conceptuel, trop anthropomorphique. La miséricorde, ce serait bon pour la spiritualité ou la pastorale, rien de plus ! Enfin, et plus fondamentalement, parler de miséricorde oblige à une conversion, à un changement de Dieu. C'est tout l'enjeu d'une redéfinition de la doctrine à partir de la miséricorde.

■ UN PEU DE VOCABULAIRE

Le mot miséricorde est une invention latine. Il désigne ce qui advient lorsque l'on regarde la misère avec le cœur. Il traduit plusieurs mots hébreux ou grecs. Ce peut être amour ou fidélité (*hesed*). On le trouve par exemple dans le *Ps* 135/136 : « Car éternel est son amour », en latin « Quoniam in aeternum misericordia eius ». Le grec recourt à la racine de ἔλεος, connue par le *kyrie eleison*, « Seigneur, prends pitié ». La miséricorde est l'expression du cœur de Dieu devant la misère de son peuple. Lors de la théophanie du buisson, en *Ex* 3, Dieu dit avoir vu la misère de son peuple (cf. aussi *Dt* 26).

En *Is* 54, 8, on trouve une autre racine hébraïque qui a le sens des entrailles. La miséricorde est alors un sentiment viscéral, ce qu'éprouve la mère, en son sein, devant la situation de ses enfants. Le grec, en *Lc* 15, 20 par exemple, use aussi de ce vocabulaire. Dieu est ainsi décrit de façon maternelle, féminine. On trouve une troisième racine hébraïque qui signifie montrer sa faveur, être bon, avoir pitié, comme dans le *Ps* 55/56.

Dans le *Benedictus*, Luc a recours à un quasi-pléonasme : « Grâce à la miséricorde viscérale de

notre Dieu », ou plus exactement « par la prise aux tripes miséricordieuses de notre Dieu ». *Col* 3, 12 fait de même pour exhorter les disciples à pratiquer la miséricorde, à être « miséricordieux comme le Père » (*Lc* 6, 36) entre eux (*Ep* 4, 32).

À parcourir les différentes occurrences de *misericordia*, le pardon n'est pas le thème le plus important ni le plus fréquent, même s'il est indiscutable comme dans le *Ps* 50/51 (dont le verset 3 utilise les trois racines hébraïques). Bien plus fréquemment que pardon, la miséricorde tant divine qu'humaine est compassion, pitié, bouleversement des entrailles (commisération), bonté, fidélité, amour et tendresse.

■ LA PARABOLE DES TALENTS. OÙ EST LA MISÉRICORDE ?

Lorsque nous lisons *Mt* 25, 14-30, nous nous contentons en général du début de l'histoire. Comme les deux premiers serviteurs, nous pensons qu'il s'agit de faire fructifier les talents reçus (retenant le sens figuré du mot). Nous sommes ici dans une théologie de la rétribution. Si l'on ne développe pas ses talents, on contrevient au projet

de Dieu. Or si chacun a reçu selon ses possibilités, n'est-il pas injuste que celui qui a le moins de possibilités soit celui qui est condamné ? Où est la miséricorde évangélique ?

Le maître *transmet* (c'est comme un héritage et on ne peut sans doute pas traduire le verbe par confier) ses biens à ses serviteurs. Nulle part, il n'est dit ce qu'ils doivent en faire, ni qu'ils devront les rendre. C'est l'attitude des deux premiers qui laisse penser qu'il fallait faire fructifier les talents. En outre, le maître à son retour « règle ses comptes avec ses serviteurs ». Comment imaginer que Dieu agisse ainsi ? Seule une théologie de la rétribution pense ainsi. Enfin, nous nous identifions au troisième serviteur dont nous prenons la défense. Or qu'a dit ce dernier ?

« Seigneur, je te connais comme un homme dur. Tu moissonnes où tu n'as pas semé, tu rassembles où tu n'as pas dispersé. J'ai craint. » Comme profession de foi, on fait mieux ! Ce serviteur insulte le maître, le traite de voleur à récolter là où il n'a pas semé. Le problème avec ce serviteur vient-il de ce qu'il n'a rien fait de son talent, pour lequel aucune consigne n'avait été donnée, ou de ce qu'il insulte et déteste son maître ? Nous pensons pourtant comme ce serviteur, sans quoi il y a long-

temps que nous aurions sursauté à ce verset. Dieu est selon nous quelqu'un d'exigeant pour lequel nous n'en avons jamais fait assez.

Le serviteur ne devait-il pas s'exprimer par exemple ainsi ? « Seigneur, que ton absence a été longue. Nous étions perdus sans toi. Comme je suis heureux que tu sois de nouveau parmi nous. Tu m'avais donné un talent. Il me rappelait ta présence. Maintenant que tu es là, je n'en ai plus besoin, je te le rends. » On imagine la fin de l'histoire !

La lecture courante de la parabole, à l'opposé de la miséricorde, nous interdit de connaître le vrai Dieu. Le catéchisme, ce que l'on répète sans cesse sur Dieu, est si bien fait qu'il nous écarte de Dieu sous prétexte de nous y conduire. Nous avons mis en place un système prétendument théologique pour être quittes avec Dieu comme les deux premiers serviteurs. Or la vie chrétienne ne consiste-t-elle pas précisément à vivre en dette avec Dieu comme avec ceux qu'on aime ? (cf. *Rm* 13, 8)

La parabole, en renversant la théologie de la rétribution, dénonce notre mesquinerie et dit la générosité sans limite de Dieu, l'extravagance de son don, si peu imaginable que l'on s'estime

obligé de rendre des comptes au moment même où Dieu donne. Faut-il que nous ayons, nous, des comptes à régler avec Dieu ! Nous ne cessons de revenir à un dieu imaginaire, archaïque, qui punit les méchants et récompense les gentils, au gendarme céleste et craint. Nous n'en avons jamais fini avec le dieu tout-puissant, grand rival de notre propre idéal de puissance. Nous faisons Dieu à notre image, et encore, pas la meilleure, celle de la toute-puissance infantile, c'est-à-dire perverse. Si la foi confesse un jugement de Dieu qui condamne définitivement le mal (indispensable pour toutes les victimes), elle ne saurait contredire (la miséricorde de) Dieu. La parabole, en développant la théologie de la rétribution, la mène à son impossibilité. Elle est un exercice de conversion qui oblige à changer de Dieu.

MISÉRICORDE ET PARDON

La parabole du prodigue, quant à elle, ne parle guère de pardon. Elle montre un père préoccupé par une chose seulement, rassembler ses enfants. Pour cela, il attend son fils pour le voir arriver de loin. Il ne cesse d'aller à la recherche de ses fils ;

il « sort » même vers l'aîné. C'est ce dernier qui nous apprend le péché de celui qu'il ne regarde plus comme un frère. On ne sait pas comment il est au courant. Il a jugé avant que d'aimer. Les filles sont peut-être son propre désir refoulé. Le narrateur dit seulement que le cadet mène une vie de désordre. Le texte dit *asôtôs*, une vie non sauvée, sans doute toute vie humaine en attente de la vie de Dieu.

Henri Denis propose de voir dans le fils parti au loin, le portrait de Jésus auquel le Père a tout remis, qui a tout dépensé par amour, est livré à la mort, identifié par les hommes aux pécheurs, et que le Père ressuscite : « Mon fils que voilà était mort et il est revenu à la vie » et c'est ton frère ! Ainsi, la miséricorde n'est pas d'abord pardon mais salut, résurrection. Bien sûr, le mal en nous est aussi celui du péché. Il est aussi notre misère qui bouleverse le Père. Mais à lier trop systématiquement miséricorde et pardon, on en vient à oublier la dimension de secours aux victimes du mal. On réduit la miséricorde au pardon. Nous parlons toujours du mal du côté de ceux qui l'ont commis, et alors, bien sûr, nous espérons le pardon. Mais il convient d'abord de parler du mal du côté des victimes, que nous le soyons ou non, parce que Dieu

se tient de façon prioritaire à leur côté. Insister sur le pardon, c'est risquer d'oublier les victimes. Ce n'est pas acceptable.

Surtout coupables, surtout bourreaux, nous devons nous décentrer, laisser l'autre passer devant, rendre aux victimes leur dignité, ne serait-ce qu'en commençant par ne pas détourner le projecteur de l'amour divin de leur situation (en l'accaparant du côté du pécheur qui demande pardon). Le beau livre de Jean-Baptiste Metz, *Memoria passionis*, demeure ici un repère. Il faut écrire l'histoire du côté des perdants, des victimes. Leur mort n'est pas une péripétie sans importance.

Dans la parabole du pauvre Lazare (Lc 16, 19-31), le regard de Dieu est du côté de la victime, qui a un nom, à la différence du riche. Celui-ci continue après sa mort à ne penser qu'à lui, se servant de Lazare comme d'un larbin. Pourrions-nous ne pas si vite demander pardon, nous d'abord, comme ce riche, avant même de nous être interrogés sur la santé de nos victimes, avant d'avoir été remplis de terreur devant le mal que nous avons fait et dont les victimes souffrent, avant d'avoir dénoncé ce mal. Celui qui demande pardon sans avoir d'abord mis au cœur de sa démarche la considération de sa victime, tout comme le riche de la parabole, conti-

nue à se moquer d'elle.

Si la miséricorde est autre et plus large que le pardon, le jubilé de la miséricorde est d'abord un cri qui dénonce le mal, porte-voix des victimes de toutes sortes. Les visites papales à Lampedusa et Lesbos sont des cris qui dénoncent le mal. Elles devraient être, dans le même temps, une invitation à se retrousser les manches pour lutter contre le mal. Cri et soin, tant qu'il est possible, des victimes, sont d'après Paul Ricœur la seule réplique au mal. Commentant l'épisode du buisson ardent, St Augustin parle de deux noms de Dieu, « Je suis » et le nom de miséricorde : « Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob », c'est-à-dire « J'ai vu la misère de mon peuple ».

Sera dès lors étroite ou mesquine la réduction du jubilé à un encouragement de la pratique du sacrement de la réconciliation. À moins que le rite sacramentel ne se comprenne pas en soi, mais justement comme sacrement, signe visible et efficace ; Isaïe pourrait bien indiquer de quoi la confession est sacrement.

« Doit-il être comme cela, le jeûne que je préfère, le jour où l'homme s'humilie ? S'agit-il de courber la tête comme un jonc, d'étaler en litière sac et cendre ? [...] Le jeûne que je préfère, n'est-ce pas

ceci : dénouer les liens provenant de la méchanceté, détacher les courroies du joug, renvoyer libres ceux qui ployaient, bref que vous mettiez en pièces tous les jougs ! N'est-ce pas partager ton pain avec l'affamé ? » Et encore : « Les pauvres sans abri, tu les hébergeras, si tu vois quelqu'un nu, tu le couvriras devant celui qui est ta propre chair, tu ne te déroberas pas. » (*Is 58, 5-7*)

La réduction du jubilé de la miséricorde au pardon est une perversion de la démarche jubilatoire qui évite ainsi l'annonce et la réalisation de la fraternité des enfants de l'unique Dieu et Père, recherche d'un nouvel ordre mondial, une nouvelle répartition des richesses (*cf. Lv 25, 10-15*), la lutte contre le mal de toute sorte et partout.

MISÉRICORDE ET DOCTRINE

On a beaucoup entendu, à l'occasion des synodes sur la famille de 2014 et 2015, une opposition entre miséricorde et doctrine : la miséricorde, qui est une attitude pastorale fondamentale, ne pourrait cependant modifier la doctrine. Il semble que c'est à Hans Urs von Balthazar que l'on doit

l'opposition ; il relativisait ainsi les enseignements de Vatican II, qui ne seraient que pastoraux, et n'engageraient donc pas le cœur de la foi.

Cette opposition fallacieuse ne peut se trouver que dans la bouche de ceux qui se croient justes, les vainqueurs de l'histoire, qui ont le pouvoir religieux, politique ou économique. Opposer miséricorde et doctrine permet de dénoncer les péchés au nom de la doctrine, astuce pour condamner quand personne ne peut jeter une première pierre (*Jn 8*). Or la miséricorde s'étend à tous, même si tous ne la reconnaissent pas, n'en sont point reconnaissants. Ironie de l'histoire, « il ne s'est trouvé que cet étranger » pour la voir (*cf. Lc 17, 11-19*, quasi immédiatement suivie par la parabole du publicain et du pharisien en *Lc 18*). Comment ne pas s'étonner de l'acharnement de Jésus à dénoncer l'hypocrisie des pharisiens ? « Jésus leur dit : “ Si vous étiez aveugles, vous n'auriez pas de péché ; mais vous dites : Nous voyons ! Votre péché demeure. ” » (*Jn 9, 41*)

François a multiplié les dénonciations de cette hypocrisie, parfois très violemment. Il ne s'agit cependant pas seulement d'hypocrisie et de morale mais de doctrine. Jean XXIII, dans le discours d'ouverture de Vatican II, voulait que l'on envisage

pastoralement la doctrine. Il rejetait ainsi une doctrine chimiquement pure, indépendante des circonstances pastorales, culturelles, historiques. Or la doctrine est toujours le fruit de l'histoire, exprimée dans un langage daté, liée aux circonstances. L'entrée de l'histoire dans le dogme est affaire doctrinale, crise depuis plus de cent ans au moins, qui concerne le statut de la vérité.

« La vieille histoire du bon Samaritain a été le modèle et la règle de la spiritualité du Concile. Une sympathie sans bornes pour les hommes l'a envahi tout entier. La découverte et l'étude des besoins humains (et ils sont d'autant plus grands que le fils de la terre se fait plus grand), a absorbé l'attention de notre Synode. »

Ces mots de Paul VI, en clôture du même concile, évoquent aussi une réinterprétation de la foi selon la miséricorde. Le passage à une doctrine pastorale fait de la miséricorde le cœur du dogme voire sa clef. On en prend plus fortement conscience aujourd'hui bien que non unanimement, bien que ce ne soit pas nouveau. La miséricorde révèle le vrai Dieu. On peut se demander si une des résistances depuis cinq cents ans à semblable affirmation ne tient pas à ce que Luther se soit fait le prophète et le quêteur du Dieu de la miséricorde.

La miséricorde ne relève pas de la pastorale comme exception à la doctrine ; la doctrine de la miséricorde exige plutôt un changement de pastorale et de droit. La miséricorde, c'est la doctrine.



PAS DE MISÉRICORDE SANS RÉCIPROCITÉ

Par Dominique Bourdin

Dominique Bourdin, grand-mère d'adolescents, psychanalyste, ancien professeur agrégée de philosophie, vit et exerce à Paris après avoir habité et travaillé près de quarante ans en Seine Saint Denis.

■ DIEU EST MISÉRICORDE.

Mais nous ne sommes pas Dieu. La miséricorde nous est-elle accessible ? Non seulement pour la recevoir de Dieu et pour l'accueillir, mais pour la répandre et la faire fructifier à notre tour ?

Car il n'est peut-être aujourd'hui rien de plus urgent que la miséricorde devant le déferlement des situations inhumaines et des tensions de tous genres. N'est-ce pas l'un des éléments de réponse nécessaire devant cette « troisième guerre mondiale par morceaux », selon l'expression du pape François : la Méditerranée cimetière d'immigrants naufragés, les camps de réfugiés et les camps de rétention, la famine toujours active, les victimes d'attentat, l'extension du chômage, la vie en impasse devenue survie, Daech dévastateur, le nihilisme envahissant

sur fond de profits du capitalisme mondialisé...

LE TERME MISÉRICORDE

Pour mieux dégager les obstacles à la miséricorde dans notre vie humaine, il est sans doute utile de clarifier le sens du terme. Est-elle synonyme de compassion ? Ou de pardon ? En quoi se distingue-t-elle de l'idée de charité ou d'amour ? Ou de celle de communion entre frères ? Son étymologie indique une prédilection pour les petits et les faibles, venant de quelqu'un qui ne serait pas lui-même aussi vulnérable. Le pape la décrit comme le Visage de Dieu qui « révèle son amour comme celui d'un père ou d'une mère qui se laissent émouvoir au plus profond d'eux-mêmes » par les déboires de leurs enfants, ainsi que par leur capacité de resurgissement, de relèvement et d'amour.

Mais sommes-nous les parents de nos frères ? L'usage du terme de miséricorde, lorsqu'il s'étend aux rapports entre les humains, risque fortement, malgré sa revalorisation par le pape François, d'évoquer une pitié dont on sait ce qu'elle peut avoir de condescendant. L'émotion devant la souffrance d'un semblable est, selon Rousseau, un des

deux sentiments primaires qui nous caractérisent comme êtres humains : la sensibilité ou pitié d'une part et l'amour de soi d'autre part. Or la pitié est souvent, précise Nietzsche, l'expression d'un mauvais amour de soi-même et une façon de se dissocier de l'autre en un mouvement ambivalent où la sensibilité à son malheur nous conforte dans notre générosité en même temps que dans notre sécurité et notre supériorité.

La sensibilité au malheur qui touche l'autre être humain, la capacité à pardonner l'offense, la pleine reconnaissance d'une réciprocité et d'une solidarité, l'ouverture d'une amitié possible sont des enjeux de la miséricorde. Encore faut-il dégager le terme de ses ambiguïtés et souligner les obstacles collectifs et intimes à sa mise en œuvre.

LA SENSIBILITÉ À CE QUI ATTEINT L'AUTRE

Il ne faudrait pas prendre pour acquise notre sensibilité à ce qui atteint l'autre. « L'homme n'est point cet être débonnaire, au cœur assoiffé d'amour, dont on dit qu'il se défend quand on l'attaque, mais un être au contraire qui doit porter au compte de ses données instinctives une bonne somme d'agressi-

« vité » rappelle Freud dans *Malaise dans la culture*. Les hommes sont caractérisés par une « insociable sociabilité » renchérit Kant : « Leur inclination à entrer en société [...] est cependant doublée d'une répulsion générale à le faire, menaçant constamment de désagréger cette société. L'homme a un penchant à s'associer, car dans un tel état, il se sent plus qu'homme par le développement de ses dispositions naturelles. Mais il manifeste aussi une grande propension à se détacher (s'isoler), car il trouve en même temps en lui le caractère d'insociabilité qui le pousse à vouloir tout diriger dans son sens » et à entrer en rivalité.

Ce n'est pas tout ; nous sommes divisés en nous-mêmes, et une compassion consciente peut se doubler d'une fascination inconsciente pour la violence et d'un goût pour l'horreur. Ainsi un patient de Freud raconte-t-il avec dégoût un supplice rapporté par un « capitaine cruel », mais Freud voit alors sur son visage « l'horreur d'une jouissance à lui-même ignorée ». L'identification aux victimes n'exclut pas l'identification sadique aux bourreaux ; la capacité de dénier le mal que nous faisons, voire de le justifier, n'est jamais loin. Notre regard sur les images de l'actualité est-il dénué de tout voyeurisme ?

Sans lucidité sur nos complicités intimes avec la cruauté, sans conscience de la difficulté que nous avons à accepter que l'autre soit différent, sans reconnaissance de nos mouvements d'exclusion, notre bonne volonté et nos générosités ne sont que des leurres. On sait combien le racisme s'enracine dans l'exclusion des autres pour mieux se défendre de ce qui en soi-même serait différent, inattendu, hors normes.

On sait peut-être moins combien beaucoup de gens, pour ne pas dire la plupart, ont une peur terrible des autres, inconsciente ou plus ou moins consciente, non pas tant à propos de ce qu'ils pourraient craindre réellement aujourd'hui – agressions, cambriolages, etc. –, mais à cause de traces traumatiques inconscientes qui les marquent toujours. Certains enfants ont pu recevoir de leurs parents une confiance spontanée en eux-mêmes et dans la vie, en se voyant de façon constante dans leur regard aimant. Beaucoup se sont en revanche sentis livrés à un monde chaotique et terrifiant, ont connu des ruptures et des séparations, ont subi les contrecoups d'angoisses ou de deuils vécus par ceux qui s'occupaient d'eux, ont affronté des maladies ou (ce qu'ils ont vécu comme) des abandons. Devenir capable de confiance est alors un

long chemin, largement dépendant des rencontres bienfaites.

■ LA PROFONDEUR DU PARDON

La miséricorde est aussi une capacité de pardon qui s'enracine dans l'expérience d'être soi-même pardonné. Ce qui suppose d'avoir abandonné ses carapaces protectrices ou justificatives pour avoir reconnu son besoin d'être accueilli, pardonné, aidé. Et la possibilité que cela advienne. Et d'avoir aussi, abandonné sa peur de l'autre.

La par-don, la capacité de refaire pleinement alliance, ce qui est donné à nouveau au-delà de l'offense, n'est une valeur morale humaine que dans des relations d'amour inconditionnelles comme celles qui, habituellement, unissent parents et enfants. La plupart du temps, la fin du conflit suppose une amnistie, et même une réconciliation, pour que la vie continue. Mais la trace des blessures n'est pas effacée, le besoin de justice continue à réclamer de se faire entendre. Bref, la victoire de la civilisation sur la vengeance n'est que partielle : dans la vengeance, celui qui m'a fait du mal devient mon ennemi, et je peux tenter de lui faire le plus

de mal possible. La justice établit des équivalences pour que la rétorsion ne dépasse pas le mal subi et pour qu'un tiers soit posé comme arbitre et exécuter, représentant une décision collective et non la contre-violence de la première victime.

Mais si la rancœur renonce à la vengeance et à l'acte violent, elle reste un poison pour la relation, mais aussi pour l'équilibre interne. Les gens ne se remettent pas si bien de ce qui les a blessés, amoindris, mutilés, physiquement ou psychologiquement. Qui peut pardonner, sinon la victime et ceux que son malheur a marqués ? Et que de conditions pour qu'ils le puissent vraiment ! Il est des pardons de la victime qui sont des identifications involontaires à l'agresseur et ne préjugent pas des engrenages négatifs dans lesquels on peut se trouver pris (y compris le risque de devenir agresseur à son tour, comme dans les maltraitements).

Quant aux pardons du groupe social, s'ils se font indépendamment de la justice, ils sont une complicité objective avec le mal commis : on se souvient de l'affaire Touvier, où des institutions ecclésiastiques ont protégé de la justice un criminel de guerre, on le voit aujourd'hui dans des cas de pédophilie.

Si l'amnistie et la réconciliation extérieure sont nécessaires à la vie du groupe social, si des expé-

riences de réconciliation intimes et profondes sont possibles lorsque chacun reconnaît les détresses et les faiblesses de soi-même et de l'autre qui se font miroir, le pardon est un pas de plus : il est participation à une miséricorde qui nous dépasse, irruption d'une dimension « divine » qui relève de « l'Esprit » de Dieu. Il n'est pas une exigence morale, mais un dépassement de la morale au nom de l'amour.

Parfois, je ne peux pardonner vraiment, parce que ma détresse, ma dépression ou ma colère sont trop puissantes pour que ce soit possible. La colère, en particulier, est légitime à cause du tort subi, mais aussi parce qu'elle protège de la dépression et du retournement de la violence contre soi-même. Nier ou condamner ces mouvements psychiques au nom du pardon, c'est redoubler l'offense – tu n'as qu'à te taire – ou c'est risquer de faire semblant, de pervertir l'enjeu du pardon dans un conformisme qui ne supprime aucun mouvement de haine.

La première façon d'aimer et de respecter aussi bien l'autre que soi-même, c'est de faire la vérité. C'est ainsi que l'on « vient à la lumière » et peut-être à celle du pardon. Mais il nous est toujours donné. Nous le recevons avant de le transmettre à notre tour.

■ LA RECONNAISSANCE MUTUELLE

C'est de reconnaissance mutuelle que nous avons le plus besoin. Se sentir compris et accueillis, tels que nous sommes, dans le même mouvement où nous reconnaissons avec joie la différence et l'altérité de l'autre. C'est dans la réciprocité et la reconnaissance mutuelle que se trouvent confirmées ma liberté et celle de l'autre, sans mainmise ni assujettissement, sans garantie contre les conflits, mais sans peur démesurée des conflits. Une reconnaissance où chacun voit confirmé son droit à la parole, sans peur de ce qu'il a à dire. Où la lutte pour la justice est lutte pour l'autre en même temps que pour soi-même, et développement pour soi-même, dans une humanité en voie de réconciliation, en même temps que pour l'autre.

Sans illusion sur nos faiblesses et nos ambiguïtés. Se reconnaître objet de la miséricorde de Dieu devrait, pourrait être le chemin d'une telle reconnaissance mutuelle. Mais elle est plus rare que l'on ne croit.

Si je juge, à la place de l'autre, de ce qui est bien pour lui, si je veux lui imposer ma morale et mes valeurs, je n'y suis déjà plus. Le déni de la différence est revenu, et, sous mes bonnes intentions,

je ne pratique plus la reconnaissance mais l'exclusion. Je ne regarde plus, je n'écoute plus l'autre en son altérité.

Sans réciprocité, pas de reconnaissance, pas de réconciliation, pas de miséricorde. Et les faux-semblants pervers de l'amour sont peut-être plus redoutables encore que la violence. Les rapports nord-sud en notre monde et ce qui a pu se véhiculer comme injustice des échanges alors même que l'on parlait d'aide au développement en sont une illustration malheureusement particulièrement éloquente...

Si le terme de miséricorde convient à Dieu, il demeure très ambigu si on l'applique aux relations entre les être humains. Parce qu'il peut faire sous-estimer les obstacles inévitables à notre pleine communion entre nous. Parce qu'il peut entretenir l'idée que certains seraient miséricordieux envers des hommes amoindris, affaiblis voire coupables. C'est seulement en ce qui concerne les rapports entre Dieu et l'homme que le terme « miséricordieux » est pleinement juste. Il relève de l'au-delà de notre histoire, c'est-à-dire de « l'eschatologie »

comme on dit, parce qu'il met l'homme en rapport avec une transcendance qui, loin de le condamner, l'accueille et le transforme. Jusqu'à quel point ? Si la proposition de Jésus est de nous convier à être « miséricordieux comme le Père » ce qui suppose de vivre de l'Esprit de Dieu – dans un travail de conversion vers une identification au divin dont nous recevons la grâce –, alors l'invitation à la miséricorde est pertinente et sera féconde dans nos actes.

Mais attention aux idéalizations et aux illusions : « L'homme n'est ni ange ni bête » rappelait Pascal ; il ajoutait : « Et le malheur veut que, qui veut faire l'ange fait la bête ». Il est des dérives qui transforment la volonté de trop bien faire ou d'être parfait et qui exposent à des positions perverses...



“ LA JUSTICE DE DIEU EST SON PARDON ”

Par Bernard Michollet

Bernard est membre de l'équipe « Dialogue science, foi, éthique ».
Il est aumônier national de l'ACI, de la JIC et de la JICF et il coordonne les réseaux de la Mission de France.

« Ce n'est point ce que tu es, ni ce que tu as été, que Dieu regarde avec les yeux de sa miséricorde ; mais ce que tu as désir d'être¹. »

Miséricorde, cela évoque la pitié. Cela renvoie à Dieu, peut-être le « Dieu clément et miséricordieux » invoqué au début de chaque sourate du Coran. Cela suggère peut-être le coup d'éponge sur notre passé, que nous espérons de Dieu... Bien pauvres idées pour une si riche pensée, pour une si belle réalité ! Si nous avons de la peine à saisir la signification de la parole du moine citée en exergue de cet article, c'est bien parce que nous avons rabattu la miséricorde de Dieu sur une idée

.....
1. Moine anonyme anglais du XIVe siècle, *Le nuage d'inconnaissance*, trad. : Armel Guerne, Seuil, 1977, p. 225.

religieuse appauvrie.

*

Nous avons le pressentiment que la *misericordia* latine (*misereo* : avoir pitié, et *cor, cordis* : cœur-intelligence) désigne une attention exceptionnelle à l'autre dans sa pauvreté, une vraie compassion. Mais la compréhension que nous en avons est parasitée par l'héritage philosophique de l'Antiquité païenne. En effet, pour certains penseurs, la miséricorde n'est qu'une faiblesse tolérable chez les enfants et les vieillards². C'est du sentimentalisme. Ce qui est raisonnable, ce qui est sérieux, c'est la justice. C'est une opinion encore d'actualité. Justice et miséricorde ne s'embrassent pas toujours ! De là à fuir la bonté d'un dieu papagâteau, il n'y a qu'un pas. Explicable.

Alors qu'en est-il de la miséricorde divine tant vantée cette année ? La miséricorde choisie par le Pape François pour animer une Église missionnaire ? Nous déclinons en deux étapes la richesse de cette thématique : en découvrant d'abord com-

ment la miséricorde est au cœur de la conception chrétienne de la foi en Dieu ; puis en nous attachant à en relever les principales conséquences pour nous aujourd'hui.

LA MISÉRICORDE OU LE VERDICT DU JUGEMENT DIVIN

Nous avons, bien malencontreusement, des représentations du jugement de Dieu comme d'une catastrophe-épouvantail qui nous attend on ne sait quand, mais qui nous tombera dessus avec certitude. À la fin des temps, à la mort déjà ?... Et des comptes à rendre, nous en aurons ! Voilà qui est une belle projection de nos fonctionnements humains sur Dieu. Et ce dieu-là sera même un outil pratique pour remplir les églises³ ! Avec quelle foi ? Nous pouvons nous le demander.

Ce fut bien avec raison que Martin Luther réagit en son temps, à la suite de beaucoup d'autres, pour inviter ses contemporains à relire saint Paul et à

2. Pour Aristote, « (les) vieillards sont aussi miséricordieux, parce qu'ils sont prudents, et qu'ils ont une longue expérience des choses. Les personnes faibles et craintives sont pareillement touchées de pitié. » (*De l'art rhétorique*, Livre II, *De la pitié*, t. 86).

3. Cf. Jean Delumeau, *La peur en Occident (XIV^e-XVIII^e siècles)*. *Une cité assiégée*, Fayard, 1978, la 2^{de} partie : « La culture dirigeante et la peur ».

redonner de la consistance au baptême chrétien⁴. Pour cela, il les invita à prêter attention à l'Évangile : la Bonne Nouvelle de la grâce du salut acquise par Jésus-Christ et accueillie moyennant la foi en lui.

La grâce du salut

Lorsque saint Paul, grâce à son expérience du Christ ressuscité, prend conscience de ce qui lui advient, c'est tout autant le salut reçu qui le bouleverse que le renversement de son idée de Dieu.

Il réalise soudain que non seulement Dieu ne le punit pas ni même ne lui demande des comptes mais qu'il le « justifie » à cause de Jésus. « Face à la gravité du péché, Dieu répond par la plénitude du pardon⁵. » Dieu a jugé, le verdict est tombé : en guise de « peine », Dieu lui offre son pardon à accueillir parce que « La miséricorde sera toujours plus grande que le péché, et [que] nul ne peut imposer

une limite à l'amour de Dieu qui pardonne » (MV 3). Et c'est l'accueil de cet « amour qui pardonne » qui suscite sa conversion, son changement de vie.

Et c'est aussi l'image que l'ex-Saul se faisait de Dieu, qui s'effondre. Il change d'attitude vis-à-vis des croyants en Jésus-Christ. De persécuteur qu'il était, il devient disciple. De pharisien sûr de ses œuvres, il se transforme en homme dépouillé devant Dieu. Mais la plus grande des conversions qu'il opère est d'accepter que Dieu ne soit pas celui qu'il imaginait. Dieu est miséricorde. « Si Dieu s'arrêtait à la justice, il cesserait d'être Dieu... » (MV 21).

La foi

Déjà jugés, alors il ne nous reste rien à attendre de meilleur de Dieu. Car qu'espérer de mieux que le pardon pour habiller notre vie⁶ ? Dieu nous appelle simplement à la confiance, à la foi en sa Parole,

4. Cf. Benoît XVI s'adressant aux représentants du Conseil de l'Église évangélique en Allemagne dans la salle du chapitre de l'ex-couvent augustinien de Erfurt le 23 septembre 2011 : « Ce qui a animé [Luther], c'était la question de Dieu, qui fut la passion profonde et le ressort de sa vie et de son itinéraire tout entier. " Comment puis-je avoir un Dieu miséricordieux ? " Cette question lui pénétrait le cœur et se trouvait derrière chacune de ses recherches théologiques et chaque lutte intérieure. »

5. Pape François, Bulle d'indiction du jubilé extraordinaire de la miséricorde *Misericordiae Vultus* (MV), 11 avril 2015, n° 3.

6. C'est le sens du vêtement blanc du baptême et de l'aube portée lors des liturgies.

Jésus-Christ. « Ce n'est pas l'observance de la loi qui sauve, mais la foi en Jésus-Christ qui, par sa mort et sa résurrection, nous a donné la miséricorde qui justifie. La justice de Dieu devient désormais libération pour ceux qui sont esclaves du péché et de toutes ses conséquences. La justice de Dieu est son pardon (cf. *Ps* 50, 11-16). » (*MV* 20)

Dieu nous appelle à nous laisser inspirer par l'esprit de Jésus de Nazareth, l'Esprit Saint, pour marcher avec confiance vers l'avenir. Car non seulement Dieu enveloppe du manteau de la miséricorde notre passé ou notre présent mais également nos intentions : « Dieu regarde avec les yeux de sa miséricorde (...) ce que tu as désir d'être ». Telle est la Bonne Nouvelle qui donne l'énergie de la confiance en Dieu pour transformer notre vie, la puissance de la foi. D'une foi en acte.

« ... saint Augustin écrit : " Il est plus facile pour Dieu de retenir la colère plutôt que la miséricorde " (*Enarr. in Ps.* 76, 11). » (*MV* 21) Telle est la Bonne Nouvelle advenue en Jésus-Christ. « La miséricorde, c'est l'acte ultime et suprême par lequel Dieu vient à notre rencontre. » (*MV* 2) De quoi nous rendre heureux d'avancer dans la vie en lui faisant confiance, en misant sur lui.

TOUS RESPONSABLES DU DÉPLOIEMENT DE LA MISÉRICORDE DIVINE

« " Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux " (*Lc* 6, 36). C'est un programme de vie aussi exigeant que riche de joie et de paix. » (*MV* 13) En affirmant cela, le pape François veut que le Peuple de Dieu redécouvre concrètement le sens de la miséricorde, non pas comme des choses à faire ou des lois à appliquer mais comme une attitude du cœur à recevoir de Dieu.

L'Esprit Saint qui reposait sur Jésus de Nazareth, visage miséricordieux de Dieu, repose aujourd'hui sur tous ceux qui s'inspirent de près ou de loin du Christ pour conduire leur vie. Le Peuple de Dieu est porteur dans notre monde de l'esprit de miséricorde. Il a une responsabilité particulière dans le déploiement de cette attitude dans notre société.

Se laisser toucher par les « manières de faire » de Dieu, c'est emprunter un chemin de vie, certes exigeant, mais vraiment humanisant.

D'abord, voir et regarder, entendre et écouter

Lors de son expérience de Dieu, Moïse entendit, venant du buisson ardent, une voix qui disait : « Je suis le Dieu de tes pères [...]. J'ai vu, j'ai vu la misère de mon peuple qui est en Égypte. J'ai entendu son cri devant ses oppresseurs ; oui, je connais ses angoisses. Je suis descendu pour le délivrer de la main des Égyptiens et le faire monter de cette terre vers une terre plantureuse et vaste, vers une terre qui ruisselle de lait et de miel. » (Ex 3, 68)

Le livre de l'*Exode* présente de façon très concrète l'expérience de Dieu avec les hommes. Le langage anthropomorphe souligne que Dieu n'est pas un principe abstrait. Voir et entendre, nous laisser toucher, c'est-à-dire regarder et écouter attentivement, n'est-ce pas la clé qui ouvre notre cœur aux préoccupations d'autrui ? À l'instar de Dieu, sensibles aux préoccupations existentielles de nos contemporains et portés par l'Esprit du Christ, nous nous solidarisons avec eux au service de la libération de leurs angoisses.

Telle est l'expérience de la miséricorde : porter une attention toute particulière à chacune, à chacun, que nous croisons au quotidien pour découvrir ses aspirations et l'accompagner dans son com-

bat pour la vie. Qu'elle soit vécue en famille, avec nos relations habituelles, dans notre milieu socio-professionnel ou à travers nos engagements, l'attention authentique est le socle de l'esprit de miséricorde. Elle seule nous permet de percevoir la fragilité en l'autre, son cri intérieur.

Ensuite, pardonner et réconcilier

L'observation de notre monde nous fait découvrir sa violence. Alors, dans cette société traversée de tensions multiples, la tentation est de se replier sur soi et de s'enfermer dans l'entre-soi. Les conflits, qu'ils naissent dans les cercles de proximité, dans l'environnement professionnel ou associatif ou à partir des différends politiques qui opposent les citoyens, font surgir un désir de fuite. On sort la carte *excuse*. L'attention à autrui est jetée par-dessus bord parce que trop exigeante, trop engageante.

C'est pourtant ce monde ambivalent et violent que le Christ illumine d'un regard nouveau. Il fait le pari de la puissance de l'amour pour répondre à la haine qui gangrène les relations humaines. « Jésus demande (...) de *pardoner* et de *donner*, d'être

instruments du pardon puisque nous l'avons déjà reçu de Dieu, d'être généreux à l'égard de tous en sachant que Dieu étend aussi sa bonté pour nous avec grande magnanimité. » (MV 14)

Il est plus facile de faire circuler les commentaires désobligeants sur la société et sur nos semblables que de nous atteler à travailler à leur réconciliation. En découvrant que nous sommes " semblables " à nos semblables et que Dieu nous offre son pardon, nous pouvons changer. Assurés du pardon de Dieu, nous discernons sans crainte notre responsabilité dans ce monde brisé. Nous prenons conscience de notre solidarité dans le désordre. L'Esprit Saint suscite alors en nous le désir de retourner la situation, de travailler à un monde réconcilié. Pas de réconciliation sans transformation qui s'exprime dans un pardon généreux.

Enfin, faire confiance et appeler

Comment espérer encore en l'autre, même avec le pardon ? « Chat échaudé craint l'eau froide »

affirme le proverbe. On veut bien, à la rigueur, pardonner. Mais on veut surtout tourner la page. Ne risque-t-on pas, du même coup, de tourner la page de la miséricorde ?

C'est ce à quoi Jésus ne s'est pas résolu lorsqu'il a redit sa confiance à Simon-Pierre ou quand il a appelé Matthieu. « [...] Passant devant le comptoir des impôts, Jésus regarda Matthieu dans les yeux. [...] il le choisit, lui, le pécheur et le publicain, pour devenir l'un des Douze. [...] Saint Bède le Vénérable a écrit que Jésus regarda Matthieu avec un amour miséricordieux, et le choisit : *miserando atque eligendo*⁷. » (MV 8)

Le pardon octroyé est le terreau d'une confiance renouvelée, d'une confiance redoublée. Le traître, le roublard, je l'appelle à devenir celui sur lequel je vais m'appuyer. Idéalisme ? Peut-être. Ou puissance de vie ? « Le pardon est une force qui ressuscite en vie nouvelle et donne le courage pour regarder l'avenir avec espérance. » (MV 10) La miséricorde est la racine de l'espérance.

7. Cf. Hom. 21 : CCL 122, 149-151.

*

« Jésus affirme que la miséricorde n'est pas seulement l'agir du Père, mais elle devient le critère pour comprendre qui sont ses véritables enfants. »
(MV 9) Elle est expérience spirituelle dans le sens fort. Rappelons-nous la formule de l'homme qui expérimente Dieu : « Ce n'est point ce que tu es, ni ce que tu as été, que Dieu regarde avec les yeux de sa miséricorde ; mais ce que tu as désir d'être. »
Alors regarde aussi avec miséricorde le désir d'être de celles et de ceux qui t'entourent. Tu percevras leur cri intérieur.



TROIS PARABOLES MISÉRICORDIEUSES

Par Pierre Chamard-Bois

Formateur à la retraite, membre d'une équipe CMDF à Brest, bibliste et théologien, Pierre intervient dans des lieux et groupes divers en Bretagne.

■ PARLER EN PARABOLE

Nous pouvons parler de la miséricorde. En scrutant le mot, son étymologie, son apparition dans des textes bibliques, nous tentons d'en définir des sens possibles. Et, à partir de là, nous les utilisons pour fonder notre agir, éclairer des choix. Sous cet angle, le terme miséricorde est conçu comme un concept opératoire.

Nous pouvons aussi parler *dans* la miséricorde, *à partir* d'elle, *auprès* d'elle. C'est une épreuve, car elle engage celui qui s'y risque. Le péril n'est pas l'erreur ou le gauchissement du sens. Il est de se perdre loin de la vérité, de trahir la Parole, d'errer dans une solitude de brouillard où la voix est étouffée.

Les paraboles donnent de parler ainsi. Elles n'ex-

pliquent rien, elles impliquent. Elles n'indiquent rien, elles appellent le lecteur sur un chemin où il est attendu. Elles opèrent un dévoilement qui met à nu. Elles assoiffent, elles creusent la faim. Elles révèlent la prison où nous tournons en rond, des maladies ignorées. Et dans le même mouvement, elles relèvent, illuminent, sauvent.

Pour parler dans, à partir de, auprès de la miséricorde, nous avons choisi d'écouter trois paraboles : celle du « bon Samaritain »¹, celle du « fils prodigue »² et celle du « jugement dernier »³. Il n'est pas question ici d'y demeurer longuement successivement. Seulement de tenter trois résonances entre elles pour écouter des harmoniques de cette miséricorde qui nous fonde.

LA MISÉRICORDE EST NOTRE LIEU COMMUN

La parabole du Samaritain est adressée à un légiste qui demandait à Jésus quel était son prochain. Jésus raconte : un humain est laissé à demi-mort

par des brigands, sur le chemin ; trois personnages passent par là ; seul l'un est pris aux entrailles, le Samaritain ; il s'approche et panse les blessures de la victime. « Lequel de ces trois te semble être devenu le prochain de celui qui était tombé au milieu des brigands ? » demande Jésus. « Celui qui a fait miséricorde avec lui » répond à juste titre le légiste. Mon prochain n'est pas d'abord celui de qui je m'approche quand il souffre. Il est celui qui s'approche de moi dans ma souffrance, car ma souffrance a trouvé écho en lui. Mon prochain ne fait pas miséricorde pour moi : il fait œuvre de miséricorde avec moi. Elle n'est le propre ni de l'un, ni de l'autre. Si la souffrance est notre lot commun, la miséricorde est notre lieu commun. Elle vient d'ailleurs, elle nous précède. Elle est présence en nous d'une réalité qui s'entend du côté de la naissance, les entrailles, et du côté de la mort, quand la vie semble arriver à son terme. Les mots d'altruisme, compassion, générosité, empathie, sollicitude, peinent à dire cela car ils n'envisagent qu'une relation entre deux personnes.

1. *Luc 10, 29-37.*

2. *Luc 15, 11-32.*

3. *Matthieu 25, 31-46.*

Dans la parabole des deux fils, ce lieu est figuré par la maison du Père. Elle donne à entendre, par le cadet, qu'elle est le lieu de la vie. Quand il a épuisé le don premier, sa part d'héritage, et l'impossibilité d'en trouver l'équivalent dans la cité, chez le citoyen où il se réfugie, il entre en lui-même où la mémoire lui revient. Il imagine qu'il pourrait y retourner en renonçant à sa condition de fils : « Je ne suis pas digne d'être appelé ton fils⁴. » Notons qu'il ne demande pas pardon, et qu'aucun pardon ne lui est octroyé. La miséricorde n'est pas un pardon. Ce dernier est de toute façon toujours déjà donné. Le père l'accueille sans lui adresser la parole. Il dit seulement aux serviteurs : « Mon fils était mort et il est vivant, il était perdu et il a été trouvé⁵. » Loin de la maison du père, pas de vie véritable.

L'aîné ne semble pas avoir quitté cette maison. Mais l'a-t-il jamais habitée ? « Tu ne m'as jamais donné un chevreau pour être heureux avec les amis⁶. » Il y est resté par devoir et fidélité mal comprise. Il a ignoré la joie d'y demeurer.

Cette parabole des deux fils fait entendre deux manières de ne pas se tenir au lieu de miséricorde qu'est la maison du père : par éloignement et quête d'un bonheur illusoire, ou par devoir et quête d'un bonheur au mérite.

Dans la parabole du jugement, le roi-Fils s'adresse à ceux qui sont à sa droite et qui ne comprennent pas en quoi ils lui ont donné à manger, à boire, un vêtement... : « Amen, je vous le dis, pour autant que vous l'avez fait à un seul de mes frères, ces plus petits, c'est à moi que vous l'avez fait⁷. » Le lieu de la miséricorde est celui des plus petits dévoilés comme des frères. Faire un geste envers un seul, sans le savoir, suffit pour s'y tenir et être reconnu fils avec le Fils, et avoir part à l'héritage du Père qu'est le Royaume. Un seul de ces plus petits, sans le savoir : on ne peut moins faire si ce n'est de n'avoir jamais rien fait d'une manière désintéressée. En effet, il ne s'agit pas de servir le Fils à travers eux⁸. Dans ce lieu, ce qui arrive au corps des plus petits, aux infimes, arrive au Fils. Ils sont son corps.

4. *Luc 15, 19.21.*

5. *Luc 15, 24.*

6. *Luc 15, 29.*

7. *Matthieu 25, 40.*

8. Ceux qui sont à gauche du roi-Fils demandent : « Quand t'avons-nous vu [...] et ne t'avons-nous pas servi ? » (*Matthieu 25, 44*).

Qui sont ces plus petits ? Inutile de chercher une catégorie sociale ou des individus particuliers. On ne trouvera pas les plus petits par comparaison⁹. Ce qui est le moindre échappe à toute mesure. De plus, en chacun, les choses sont mêlées. Comment entendre ? Peut-être cela renvoie-t-il à ces choses qui, en nous, entre nous, n'ont aucun intérêt aux yeux du monde et qui constituent des germes de nos corps de frères.

En écho à ces paraboles, deux expériences entendues ou vécues, parmi bien d'autres, me semblent relever de ce lieu de miséricorde.

Dans l'ambulance, toutes sirènes hurlantes, entre la vie et la mort, appareillé, sans voir ce qui se passe, sans comprendre ce qui se dit : deux ou trois secondes de suspension des gestes techniques et simplement une main qui vient frôler tendrement la joue. S'y accrocher désespérément pour ne pas décrocher. Un geste anonyme, sans durée, de la plus haute tendresse, éternel. Plus tard, la certitude d'avoir touché à l'essentiel, d'avoir été trouvé au plus profond en touchant le fond, d'avoir existé vraiment pour quelqu'un. Et de pouvoir dire que

cela continue, des mois, des années après, comme une flamme de vie. Une seule fois aura suffi pour tout changer, pour avoir entrevu un lieu immense, innombrable, et d'y être encore par la fine pointe de son existence.

Dans un jour. À quoi bon ? Tant d'épuisement, de nausée, d'impression de payer un prix exorbitant une survie de quelques semaines ou de quelques mois, dans un bain chimique qui ronge les os, la chair, le cerveau, pour tenter de maîtriser une tumeur, un crabe indécrochable. Une voix, à la fois extérieure et intérieure ; elle enveloppe, elle traverse des galaxies de solitude, elle secoue pour réveiller. Elle dit : « Tu ne tiens plus à ta vie, mais d'autres y tiennent, j'y tiens ; la vie qui est en toi n'est pas la tienne propre ; c'est aussi la mienne ; je souffre de ta souffrance ; ne m'abandonne pas. » Déposer sa vie dans la douceur de cette parole. S'y pelotonner. Attendre que cela passe. Et cela passe. La voix a un visage, des visages. Les revoir fait revenir en ce lieu, désormais marqué par la joie, et s'y tenir, de plus en plus ; rencontrer tant d'autres qui cherchent cette joie dehors, au loin, alors qu'elle est si proche.

9. Le texte utilise ici un superlatif et non un comparatif.

La miséricorde est la maison du Père. Le Fils y demeure et nous y appelle, nous prend par la main pour nous y conduire, particulièrement quand nous faisons l'expérience de n'être presque plus rien, d'être ces moindres qui sont ses frères.

■ LA MISÉRICORDE, TU NE SAIS PAS QUAND

La parabole du jugement a inspiré ce qu'on appelle les œuvres de miséricorde, que les chrétiens sont invités à concrétiser pour incarner l'amour, voire pour racheter leurs fautes. Par exemple Thomas d'Aquin parle de sept œuvres corporelles : vêtir celui qui est nu, donner l'hospitalité, visiter les malades et les prisonniers, nourrir ceux qui ont faim, donner à boire à ceux qui ont soif, ensevelir les morts. Et de sept œuvres spirituelles : instruire les ignorants, prier pour le prochain, consoler les affligés, reprendre les pécheurs, supporter celui qui est à charge, conseiller son prochain dans le doute, pardonner les offenses. L'existence d'une telle liste sous le nom d'œuvres de miséricorde est ambiguë. D'une part, ce qui y est énoncé peut se réaliser dans un esprit de devoir ou

d'intéressement comme celui de racheter ses péchés ou simplement d'apaiser une mauvaise conscience. D'autre part, elle met en position de surplomb. Par exemple, « nourrir ceux qui ont faim » peut mettre en état de dépendance matérielle ou psychologique ceux qui reçoivent. Pour l'éviter, on a introduit la notion de collaboration : œuvrer ensemble à sortir de la situation jugée insupportable de façon à respecter la dignité de celui qui en bénéficie, établir une réciprocité de l'échange, gagnant-gagnant comme on dit. Mais la question est difficile : s'agit-il, au fond, de gagner quelque chose ? Il s'agit, bien sûr, de ne pas renoncer au prétexte que l'ambiguïté ne pourra jamais être levée. La question est ailleurs : baptiser œuvre de miséricorde ce qui est un comportement moral ne semble pas ajusté à ce que laisse entendre la parabole du jugement.

En effet, dans cette parabole, ceux qui se tiennent à sa droite et à sa gauche, découvrent, à l'écoute de la parole du Fils, qu'ils ont eu affaire à lui quand ils ont nourri des affamés, donné à boire à des assoiffés... « Seigneur, quand t'avons-nous vu ayant faim et t'avons-nous nourri, ou ayant soif et t'avons-nous donné à boire¹⁰ ? » Cette surprise disparaît-elle après

10. *Matthieu 25, 37.*

la lecture de la parabole ? Probablement pas. Car la miséricorde ne se décide pas, ne se programme pas. Elle est révélation inattendue que des paroles prononcées, des gestes posés, des silences respectés, ont permis une rencontre au lieu de la miséricorde. Il est certain que s'enfermer dans son quant-à-soi, comme le cadet de la parabole des deux fils avant son retour, en éloigne. Mais, comme pour le fils aîné, un comportement exemplaire de service ne garantit rien non plus.

La miséricorde se découvre après coup. Elle est imprévisible en son surgissement. Elle passe par les interstices de nos paroles, de nos actes. Nous sommes appelés à être transparents à elle. Elle se révèle dans des temps favorables fortuits, souvent quand il ne reste presque plus d'espoir.

LA MISÉRICORDE CONFÈRE UNE ONCTION ROYALE

Les trois paraboles s'harmonisent aussi autour d'une figure royale. Dans celle du Samaritain, cela est suggéré par l'onction d'huile que reçoit l'humain à demi-mort. Dans celle des deux fils, c'est l'anneau donné au cadet quand il rentre à la maison du Père.

Quant à la dernière, le Fils de l'Homme s'avère être aussi un roi qui a des frères.

La figure du roi peut sembler désuète dans nos sociétés démocratiques. Mais elle évoque un autre Royaume que nos organisations collectives. Le Premier Testament, particulièrement par les Prophètes, nous fait déjà entendre quelque chose : le roi est l'unique, particulièrement chargé de défendre la dignité de la veuve, de l'orphelin et plus généralement du pauvre, du moindre, au milieu des humains.

Le Fils, miséricorde du Père, nous hisse à sa dignité royale par ce qui est le plus pauvre en nous, par ce qui, de nous, est déjà auprès de Lui, par ce qui se donne à voir de Lui à travers nous et qui est notre participation à Sa gloire.

*

Finalement, d'avoir été relevé par cette présence bienveillante qui est miséricorde du Père, de la chercher encore aujourd'hui auprès d'autres, inlassablement, pour rester debout, tout cela suffit. Découvrir cette miséricorde secrètement à l'œuvre chez celles et ceux qui n'ont jamais entendu ces paraboles est merveille. Se trouver en ce lieu commun, à l'heure imprévisible de la fulgurance, y reconnaître notre dignité royale, est merveille. C'est heureuse nouvelle, Évangile proclamé au milieu de nous.



LAISSER PERCER L'HUMANITÉ

Par Alexis Adam

**Alexis est marié et père de deux enfants ;
il vit à Nairobi et travaille pour une ONG
médicale au Kenya et en Somalie.**

Le ciel est au bleu fixe et le soleil de l'équateur fait enfin son apparition, annonçant une promenade d'autant plus attendue qu'il s'agit de la première fois en deux ans que je peux m'aventurer hors des lieux balisés et sécurisés de Nairobi. Nous sommes un groupe de six et nous suivons une voie ferrée le long d'un chemin dont la flamboyance de la verdure fait oublier un temps l'objectif de notre marche. Mais une maison abandonnée et visiblement occupée par des squatters et un groupe réuni autour d'un feu un peu plus loin me font revenir à la raison pour laquelle nous sommes là : il s'agit de rencontrer un groupe d'usagers de drogue afin de ramasser les cartons pleins de seringues usagées, de distribuer des kits de seringues propres avec du matériel pour s'injecter dans les meilleures conditions possibles, et tout simplement de dialoguer.

Une bonne partie d'entre eux sont sous l'effet de l'héroïne ou avec une seringue à la main, et il faut bien admettre que j'ai connu des situations où l'envie de dialoguer me venait plus spontanément. Voilà un mois que j'ai rejoint l'ONG Médecins du Monde et il s'agit de ma première visite d'un site d'usagers de drogues que notre équipe au Kenya accompagne dans le cadre d'un programme de réduction des risques liés à l'usage de drogue – échange de seringues, prévention et détection des maladies, etc. L'objectif n'est pas de prôner l'abstinence mais d'accompagner les usagers, afin que leur consommation se fasse sans risques pour eux comme pour ceux qui les entourent. Et la manière la plus efficace de procéder, c'est de faire en sorte que ce soient les usagers eux-mêmes qui soient au cœur de la démarche et qui conseillent nos équipes sur la meilleure manière de les accompagner et de traiter les questions qui émergent. Et je dois admettre que si, après quinze années dans l'humanitaire, j'ai toujours eu une certaine forme d'empathie pour les populations avec lesquelles j'ai travaillé, cela n'a pas du tout été le cas dans un premier temps pour les usagers de drogue – et ce n'est toujours pas une évidence. Dans un pays qui abrite le plus grand camp de réfugiés du monde, dans

une ville qui a laissé se développer le bidonville le plus peuplé d'Afrique, est-ce bien une priorité d'investir des ressources pour et avec des personnes qui se droguent ? Je considérais jusqu'à présent un usager de drogue comme une personne qui se détruisait elle-même, consciemment... une victime consentante qui n'avait donc pas de légitimité à recueillir de l'attention. Par conséquent, il me semblait qu'une intervention de type humanitaire ou de développement devait aller prioritairement aux personnes victimes de leur condition, d'une catastrophe, d'abus, etc. Je n'avais jamais réfléchi au fait que, si une personne finit pas être dépendante à une substance narcotique, c'est qu'elle n'a plus d'autres moyens de gérer ou d'assumer la réalité qui est la sienne. En plus des dégâts liés à la drogue, il y a la kyrielle d'impacts qui va avec : stigmatisation, marginalisation familiale, exclusion du système de santé, etc.

Pour moi, c'est un sacré changement de regard, un vrai bouleversement au sens propre du terme.

Ce retournement, c'est une organisation laïque avec un fonds anticlérical qui m'amène à le faire, dans un environnement où les Églises prolifèrent à tous les coins de rue – on dit ici « un Kenyan, une Église ! » –, Églises dont je ne perçois que les

stances moralisatrices, la stigmatisation et la manipulation des individus. Ce chemin, dont je n'ai entamé que les premiers hectomètres, c'est celui qui mène droit au cœur, qui casse les coquilles et voit plus loin que les identités affichées ou subies. L'Esprit souffle où il veut et il est venu me cueillir là où je ne l'attendais pas. J'ai parlé de retournement. Mais c'est plutôt d'un coup de poing dans le ventre ou dans la gueule dont il faudrait parler. L'ordre moral, les valeurs sont renversées. L'usager de drogue est mis au centre, c'est lui qui est appelé à mener le compagnonnage, c'est lui qui éclaire le chemin. C'est Jésus qui s'assoit à la table des publicains. Qui voit plus loin que le statut de pêcheur et de collecteur d'impôts de Matthieu. Qui ne condamne pas Marie. Qui renverse notre logique dans la parabole des ouvriers de la dernière heure. La miséricorde, je la perçois dans cette capacité à renverser l'ordre établi et à percevoir chaque homme au-delà de l'étiquette dans laquelle il s'enferme. Dans cette capacité à voir au-delà de l'immédiateté et de l'identité pour percevoir le désir d'exprimer pleinement son humanité et sa liberté. La miséricorde de Jésus, je la retrouve dans toutes les rencontres faites dans les pays déchirés par les conflits dans lesquels j'ai été amené à vivre dans

le cadre de mon activité professionnelle, et où des hommes et des femmes se lèvent, dans l'anonymat le plus complet, sans trompettes ni tambours, pour aller à contre-courant des logiques identitaires qui enferment et percevoir au-delà l'identité, l'humanité. La miséricorde, c'est d'abord un regard, ce premier regard qui permet de percer la négation de l'humanité pour toucher et se laisser toucher, non seulement par l'humanité blessée et meurtrie, mais plus encore, par le désir de vie de cette humanité.

Finalement, la miséricorde, je la vis dans le regard de cet usager de drogue, malade du SIDA et de l'hépatite C. Au sortir d'une rencontre au sein du centre d'accueil de jour, alors que je n'avais pas envie d'être dans ce lieu ce jour-là et certainement pas d'échanger avec lui, cet individu qui provoquait en moi à la fois pitié et distanciation – ce qui devait se lire sur mon visage –, est venu à moi. Il a pris le temps de me parler, de m'écouter, d'échanger avec moi. Il a renversé la situation que j'imaginai a priori construire avec lui et il a posé sur moi un regard de tendresse, pour voir en moi autre chose qu'un « blanc », un boss ou un pourvoyeur de charité, mais tout simplement un frère.



UNE VIE REÇUE LES UNS DES AUTRES

Par Marie-Hélène Aupècle

Marie-Hélène fait partie depuis sa fondation, avec son mari Bertrand, de la Communauté de l'Arche Le caillou blanc, à Clohars-Fouesnant dans le sud du Finistère. Ils ont fondé cette communauté en 1983, à partir d'un atelier de menuiserie. Actuellement, elle accueille près de 40 personnes handicapées et emploie 25 salariés.

Comment évoquer « la miséricorde » sans s'approcher de la Parole de Dieu telle qu'elle se révèle dans l'Ancien Testament ? Si les prophètes n'ont cessé d'appeler le peuple hébreu à la conversion, ils lui ont aussi transmis la tendresse de Dieu, lui révélant un Dieu tendre et miséricordieux : « J'ai appris à marcher à Ephraïm, je le prenais par les bras et ils n'ont pas compris que je prenais soin d'eux ! Je les menais avec des attaches humaines, avec des liens d'amour ; j'étais pour eux comme ceux qui soulèvent un nourrisson tout contre leur joue. [...] Comment t'abandonnerais-je, Ephraïm, te livrerais-je, Israël ? Mon cœur en moi est bouleversé, toutes mes entrailles frémissent¹. »

À travers l'incarnation du Christ, les évangiles, à

.....
1. *Osée 1, 8.*

leur tour, nous révèlent la miséricorde du Père à l'égard des petits et des pécheurs, quand il se fait proche de ceux qui souffrent, des rejetés, les appelant à la Vie.

La vie partagée dans une communauté de l'Arche serait-elle le lieu où l'on peut expérimenter aujourd'hui cette tendresse de Dieu pour chacun et pour son peuple ? Nous sommes nombreux à pouvoir témoigner de cette expérience et de ses fruits. Aujourd'hui, l'Arche regroupe près de 150 communautés dans le monde, enracinées dans des contextes culturels différents, où chacun peut éprouver la joie d'une rencontre vraie. Jean Vanier, en 1964, fut le premier à « tenter » cette expérience en partageant une maison avec Raphaël et Philippe. Il ne cesse de témoigner encore comment ces 50 années de vie partagée l'ont transformé, l'amenant à approfondir ce mystère de la miséricorde de Dieu révélée au pauvre. Pour ma part, j'ai pu au fil des années percevoir les « douces traces » de la tendresse de Dieu, à travers l'amitié vécue avec les personnes ayant un handicap. Partageons quelques expériences vécues par moi-même ou par d'autres pour nous ouvrir la porte de ce mystère : comment la rencontre avec un plus petit va-t-elle transformer nos vies et vers où nous conduit-elle ?

Instantanés :

Marie-Françoise, à la retraite maintenant, prend le temps chaque matin de passer saluer ceux avec qui elle était en lien auparavant. Nous la voyons franchir le seuil de la porte, le sourire aux lèvres, et venir embrasser avec force les assistantes présentes. Si nous risquions de nous laisser emporter par le travail routinier de la maison, voilà qui nous ramène à l'essentiel : « Je viens te dire bonjour parce que tu comptes à mes yeux et que je t'aime. » Cécile peut refuser tout net l'aide que nous lui demandons pour préparer le repas, souhaitant protéger sa liberté qu'elle croit atteinte si elle répond favorablement. Nous pouvons sentir la colère monter en nous devant ce qui nous paraît être de l'égoïsme quand nous, nous sommes au service... Impasse de la relation ? Non, car Cécile revient vers nous peu de temps après... « Pardon, on s'est disputé, je ne voulais pas, viens on va parler... » et de nouveau, le lien se recrée.

Au cours de la toilette d'une personne très fragile, un assistant se trouve mal à l'aise, ayant peu confiance en sa capacité à accompagner Ronan. Il s'y prend mal, ne réussit pas à le mobiliser, se sent de plus en plus « incapable » mais il regarde Ronan

et son doux regard lui suffit pour croire qu'il peut y arriver. Un bravo lancé par Ronan viendra finir de le confirmer : « Je peux donner le meilleur de moi-même si j'apprends à recevoir de celui-là qui semble le plus démuné. »

L'air triste, assis sur le canapé, un assistant traverse un moment difficile. Camille vient s'asseoir à côté de lui et appuie sa tête sur son épaule, sans rien dire. Il perçoit que Camille se fait proche de lui et il accueille sa tendresse qui le remet debout.

Ces quelques situations de notre quotidien à l'Arche ne sont que quelques pépites mais elles parlent à leur manière d'une expérience de la miséricorde.

À l'Arche, nous accueillons chaque année de nouveaux assistants qui viennent partager la vie des personnes accueillies. Ce peut être des jeunes, engagés pour un service civique mais aussi des femmes et des hommes qui, après avoir connu une activité professionnelle intense, souhaitent redonner du sens à leur travail. Les premiers mois seront les mêmes pour chacun qui devra faire l'expérience du passage de la générosité à la réciprocité dans la relation. Très rapidement, l'assistant va toucher

ses limites, prendre conscience de ses fragilités lui qui pensait arriver pour donner, pour aider le plus faible... Traversée du désert...

Entrons un peu plus dans ce mystère de la relation transformante. Le Christ, lui-même, nous invite à y entrer : « Quand tu donnes un festin, invite des pauvres, des estropiés, des boiteux, des aveugles ; heureux seras-tu parce qu'ils n'ont rien à te donner en retour² ! » Pourquoi cette interpellation si ce n'est pour nous transmettre le secret qu'il a reçu lui-même de son Père : « Père, je te bénis : ce que tu as caché aux sages et aux savants, tu l'as révélé aux tout-petits. Oui, Père, tu l'as voulu ainsi dans ta bienveillance³. » Comment la personne dite vulnérable peut-elle nous « orienter », donner sens à nos fragilités et faire jaillir la tendresse de Dieu en nous et entre nous ? Le paradoxe est là : les personnes porteuses d'un handicap ont souvent connu le rejet ou l'indifférence à travers le regard que porte sur elles la société. Leur différence a fait peur tout au long des siècles même si l'intégration semble être aujourd'hui le maître-mot. La puissance des modèles culturels et sociaux laisse peu de place à

2. *Luc 14, 13-14.*

3. *Luc 10, 21.*

ceux qui ne peuvent s'y conformer complètement. Et pourtant, « par ce qu'elles sont et sans chercher à donner de leçons, elles interrogent sur ce qu'il en est d'être un homme ou d'être une femme et sur ce qui détermine ultimement l'humanité de quelqu'un quand ce ne n'est ni l'apparence, ni la beauté, ni l'efficacité sociale, ni les capacités intellectuelles, sociales ou financières⁴. » Voilà bien le sens profond de leur vie que la Charte de l'Arche décline ainsi : « L'Arche révèle le don propre des personnes ayant un handicap mental. [...] Dans leur dépouillement et leur fragilité, elles ont le don de toucher les cœurs et d'appeler à l'unité. » Voilà donc le chemin qui s'ouvre à nous pour nourrir l'amitié, entrer dans une alliance, et accueillir en nous la tendresse d'un Dieu miséricordieux.

L'EXPÉRIENCE DE LA RÉCIPROCITÉ

Si la personne porteuse d'un handicap a besoin de soutien, d'accompagnement, d'amitié pour vivre en sécurité et se développer, la personne à ses côtés,

elle, fera l'expérience d'être rencontrée pour ce qu'elle est en profondeur, dans son humanité profonde, au-delà de ses compétences qui pourraient lui faire croire à sa supériorité. Nous voyons bien qu'il ne peut plus s'agir seulement d'exercer ici notre générosité, même si ce premier mouvement intérieur est bien un appel à aimer : « Si quelqu'un jouissant des biens de ce monde voit son frère dans la nécessité et lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui⁵ ? »

Quand à notre tour, nous entrons dans cette expérience de faiblesse, de fragilité parce que la personne avec un handicap a touché notre cœur plus profondément que les défenses mises en place pour nous protéger, alors nous pouvons commencer à entrer dans une réciprocité de relation qui est promesse de vie en abondance pour chacun. « La vie à l'Arche n'est pas le service de quelques-uns auprès d'autres, mais la vie reçue les uns par les autres. Là se trouve l'amour véritable, l'agape du Nouveau Testament. [...] Ce geste est alors le sacrement de la rencontre⁶. »

Expérience de la joie partagée bien sûr, mais expé-

4. Christian Salenson, *Bouleversante fragilité. L'Arche à l'épreuve du handicap*, Nouvelle Cité, p. 160.

5. *1 Jean 3, 17*.

6. Christian Salenson, *op. cit.*, p. 56.

rience aussi des tensions qui jaillissent entre nous dans le quotidien. Pas d'angélisme ! Chacun de nous recèle sa part d'ombres qui rend la vie difficile à ceux qui nous entourent ! Venus de tous horizons, de cultures ou de religions différentes, dans des formes d'engagement spécifique, avec des personnalités uniques et riches, nous accumulons les occasions de nous blesser les uns les autres, nous sommes si différents... Si la vie communautaire reste malgré tout féconde, c'est bien parce que nous expérimentons au quotidien la démarche du pardon. Sur ce chemin, les personnes accueillies à l'Arche nous précèdent bien souvent, nous révélant la miséricorde dont elles sont habitées.

Dans un foyer, accroché au salon, ce petit texte illustré d'une photo de deux personnes se regardant et souriant : « Faire miséricorde à quelqu'un, c'est le regarder d'un regard neuf, c'est le libérer pour un nouveau départ ; faire miséricorde, c'est faire du neuf. » Du cœur de cette expérience peut alors jaillir la joie et la fête, prémices de la fête du Royaume à laquelle nous sommes tous appelés. Jean Vanier en a bien l'intuition, lui qui a intitulé

un de ses livres "La communauté, lieu du pardon et de la fête".

LE JAILLISSEMENT DE LA VIE

En faisant l'expérience que, de la rencontre avec les personnes blessées peut jaillir la Vie et la miséricorde, nous rejoignons le mystère du Christ crucifié qui donne sa vie pour la multitude et pour chacun de nous. S'approcher d'un corps malade, brisé, n'est-ce pas s'approcher du Corps du Christ ? « Ce que vous faites au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous le faites⁷. » Nombreux sont ceux qui en sont profondément bouleversés. Et pourtant, là se révèle le sens de la Vie et la tendresse d'un Dieu qui se fait tout petit. N'est-ce pas s'approcher doucement du mystère de la résurrection ?

Depuis des années, notre communauté propose à des jeunes, scolaires ou étudiants, de venir goûter à cette joie de la rencontre, à travers de courts séjours, des chantiers, ici ou à l'étranger. En recherche de sens pour leur vie et démunis parfois devant

7. Matthieu 25, 40.

les mirages de la société, ils peuvent entrevoir là une issue à leur questionnement. Ainsi peut-on envisager l'Arche comme source d'une expérience spirituelle mais aussi d'un projet de société... Cette dimension « politique » de l'Arche, dans le sens d'une qualité du « vivre-ensemble » fait d'ailleurs actuellement l'objet d'une réflexion au sein de nos communautés, initiée et soutenue par Elena Lasida, membre de Justice et Paix.

« Seigneur, bénis-nous de la main de tes pauvres, Seigneur, souris-nous dans le regard de tes pauvres⁸. »

8. Extrait de la prière de l'Arche.



LE TRAVAIL DU PARDON AU CŒUR DE LA DÉCHIRURE

Par Nathalie et Christian Mignonat

Nathalie et Christian sont membres des équipes Notre-Dame et coordinateurs nationaux des équipes Reliance, mouvement pour couples divorcés-remariés. Ils ont été invités comme auditeurs au synode de la famille d'octobre 2015 au titre des équipes Reliance et comme fondateurs de l'association privée de fidèles SEDIRE Lyon pour l'accompagnement de temps de prière à l'occasion d'une nouvelle union.

Que signifie le mot « miséricorde » dans la complexité d'existences traversées par l'échec de la relation conjugale, la perspective d'une nouvelle union et la recomposition familiale ? À travers deux témoignages, se donne à voir le travail long et exigeant du pardon au cœur de couples dont les membres sont blessés.

1^{ER} TÉMOIGNAGE : DES ÉCHECS À LA SÉRÉNITÉ

G. et J. vivent ensemble depuis cinq ans. G. a reçu le sacrement de mariage et est restée mariée pendant 20 ans. Le divorce était désiré par les deux conjoints, à bout de souffle, les désaccords ayant pris le dessus depuis longtemps. Dès le départ, le

pardon n'avait eu aucune place dans les relations de couple. La durée s'explique par le sacrement de mariage, celui-ci étant perçu comme une protection contre la séparation et également inviolable (par G. en tout cas). Après la rupture, un temps de reconstruction était nécessaire. G. n'était pas prête à s'engager dans une nouvelle union car trop encombrée par la culpabilité due au sacrement et par les réflexes de protection et de fermeture mis en place durant tant d'années. Elle était pleine de ressentiment envers son ex-conjoint, avec toutes les situations à gérer : seule pour les enfants au quotidien, la maison, le travail à temps plein, etc. Au moment de leur rencontre, G. n'était pas disponible, pas au clair, n'ayant pas réglé ses comptes avec sa vie passée, elle était très réactive. Depuis peu, G. a pardonné, a coupé les liens avec son ex-mari, elle est apaisée et est prête à ouvrir une nouvelle page.

J. s'est marié deux fois civilement avec des personnes blessées de la vie, instables et insatisfaites dans une vie stable et sécurisante. À chaque fois, le divorce s'est imposé après une courte durée de vie commune. J. n'a eu aucun mal à pardonner à ses ex-conjointes, compte-tenu de leurs blessures de vie. Néanmoins J. se pose des questions en rapport

avec les personnes (parents, enfants) gravitant autour de ces unions : sur leurs souffrances et aux pardons à poser éventuellement suite aux séparations. Rien n'a été dit, ni fait à ce niveau-là.

Aujourd'hui, G. et J. vivent leur union avec le bagage d'une vie passée douloureuse et riche en enseignements. Après ces échecs et après avoir fait la part des choses, le pardon est vécu au quotidien dans le couple, chacun étant conscient de ses imperfections. G. et J. respirent car ils ont retrouvé la paix ensemble bien qu'il reste toujours une part blessée par les anciennes unions, malgré le pardon accordé aux ex-conjoints. G. et J. sont en paix, ils peuvent parler posément, sereinement de leur passé, de leur présent et envisager un avenir commun. Malgré tout, G. et J. n'ont, ni l'un, ni l'autre une bonne expérience du mariage, de période longue faste et heureuse en couple et se posent la question du mariage. Seul le mariage civil est envisageable.

Vis-à-vis de l'Église, G. et J. sont heureux du changement vis-à-vis de l'accès au pardon, coïncidant avec l'année de la Miséricorde. Surtout en attente de la transformation de l'Église due au souffle de *Amoris lætitia*. Comment en effet demander aux hommes de se pardonner entre eux quand les

prêtres ne peuvent accorder le pardon aux fidèles dans certaines situations ?

G. et J. remercient pour ce travail qui a permis d'échanger sur le pardon, de faire le point, de se poser de vraies questions, essentielles pour une vie de couple et de partager sur la place du pardon au sein de leur union.

2^{EME} TÉMOIGNAGE : LE MYSTÈRE DE L'AUTRE

Anne témoigne du pardon vécu.

À l'heure de la rupture, le responsable, c'est « l'autre » ; celui qui a tort, c'est « l'autre » ; l'égoïste, l'irresponsable, la cause de tous les problèmes, l'incapacité d'aimer, c'est « l'autre ». C'est « l'autre » qui est la source de mes souffrances et de ma colère. Comment un tel ressentiment peut-il bouger ? Comment sortir de cette spirale ?

L'évolution est venue au fil du temps, en me questionnant : « Et moi qu'ai-je fait ? Quelle est ma responsabilité ? Qui suis-je pour juger l'autre ? Quelle est sa propre souffrance ? La douleur est-elle aussi forte chez lui ? » Un lâcher-prise s'installe, l'ex ne m'appartient pas, il est libre, sa part de mystère le regarde. La colère et la rancœur font place petit à

petit à une reconnaissance de mes propres erreurs et de la souffrance de l'autre, cela, sans oublier le mal qui m'a été fait.

Je me suis tournée vers un groupe de prière à qui je dois d'avoir pu cheminer et trouver l'apaisement nécessaire jusqu'à pardonner, mais aussi à demander pardon. Un grand merci aux personnes qui m'ont permis d'avancer par l'écoute et la prière. Une certitude ! Dieu donne son amour à tout homme, mon ex y compris !

Quelle joie de trouver l'apaisement à travers la toute puissance d'amour et de miséricorde de notre Seigneur !



LES SCOUTS ET LA RÉCONCILIATION FRANCO-ALLEMANDE

Par Jean-Jacques Gauthé

Né en 1956, Jean-Jacques Gauthé est magistrat et historien du scoutisme. Il est membre du conseil d'administration des Scouts et guides de France. Il est auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire du scoutisme.

À l'été 1947, le sixième Jamboree mondial se tient en France. Il s'agit d'une rencontre de 30 000 scouts de 14 à 17 ans, venus de quarante deux pays, organisée à Moisson, petit village des Yvelines. Cette manifestation, organisée tous les quatre ans depuis 1920, rassemble des jeunes du monde entier. Elle veut traduire en actes l'utopie scout. Celle-ci veut constituer une fraternité universelle de jeunes unis par leur promesse et par la loi scout, transcendant les pays, les classes sociales, les religions. Symboliquement, ce rassemblement prend le nom de Jamboree de la paix, voulant marquer une ère nouvelle après la seconde guerre mondiale.

La question de la participation des scouts allemands à ce Jamboree se pose avec acuité.

Comment les accueillir et pardonner après les horreurs de l'occupation, après les massacres et les camps d'extermination ? Comment dépasser la haine et faire vivre la fraternité ? Comment faire camper ensemble, chanter et se rencontrer des jeunes de pays qui se sont battus durant six ans, qui ont été dévastés, qui se sont haïs ? L'idéal de fraternité du scoutisme a beau être élevé, la réalité est présente. Quelle perspective donner à la jeunesse allemande, comment dépasser la haine ?

L'ACCUEIL DES SCOUTS ALLEMANDS ET LES OPPOSITIONS

Plusieurs groupes de scouts allemands sont présents au Jamboree de la paix, dont un groupe d'une quinzaine de scouts venus de Sarre et un autre de dix-sept scouts venus de Souabe. Afin d'éviter tout incident, les Sarrois campent à Vernon, sur une île de la Seine, à une vingtaine de kilomètres de Moisson. C'est dans une commune dévastée par les combats de l'été 1944 que Jean Caner, responsable local des Scouts de France, accueille, en liaison avec la mairie, les scouts allemands le 6 août 1947.

C'est ainsi que les Allemands, après avoir installé leur camp sur l'île, visitèrent le Jamboree, purent rencontrer d'autres scouts, firent du tourisme en France, participèrent à des feux de camp aux côtés de scouts français et étrangers. Au moment du départ, ils firent un cadeau symbolique aux scouts de Vernon, marquant bien leur volonté de rapprochement : ils leur offrirent leur seul fanion ayant échappé aux perquisitions de la Gestapo et resté caché durant toute la guerre.

Le 19 septembre 1947, les scouts allemands écrivent au maire de Vernon :

« Cet accueil et cette aimable hospitalité ont pour nous une signification profonde : celle d'un grand moment de notre vie que nous gardons gravé au plus profond de notre cœur. Par votre poignée de mains, vous avez inscrit au cœur de chacun de nous que vous oubliez les plaies du passé et que l'heure d'une collaboration généreuse à l'élaboration de temps meilleurs avait sonné. »

Le groupe de Souabe écrit, lui, dans un long rapport le 26 août 1947 :

« La fraternité mondiale des scouts n'est nulle-

ment une parole vide de sens. Elle est une réalité effective. Aucune parole désobligeante ou carrément hostile n'est venue à notre connaissance. Les paroles d'un prêtre français disant que pour lui la présence des Allemands était la preuve qu'il s'agissait d'un véritable Jamboree de la paix nous impressionnèrent profondément. Je tiens à préciser que nous avons eu, de la part des Français, beaucoup de preuves analogues du bon accueil qui nous fut réservé. (...) Un scout qui pendant la guerre fut déporté en Allemagne comme travailleur civil (...) nous raconta des choses épouvantables, profondément humiliantes pour nous. Nulle part pourtant, un sentiment de haine. Nous fûmes très touchés lorsqu'un groupe de scouts français nous invita un soir à chanter des chansons allemandes. »

Ces scouts souabes purent camper quelques nuits sur le site du Jamboree. Cette courte installation de quelques scouts allemands fut à l'origine d'un véritable scandale dans des milieux marqués par le souvenir de la résistance et de la guerre. Le 19 août 1947, le quotidien communiste *L'Humanité* titre : « Non, messieurs les organisateurs du Jamboree, la jeunesse française n'a pas passé

l'éponge, ni sur la collaboration, ni sur les crimes allemands. » Et l'article continue : « L'esprit collaborationniste n'était pas absent de ce Jamboree. Quelques godelureaux de la délégation française ont pris leurs frères allemands sous leur protection et les ont hébergés. Les autorités du camp donnaient à chaque petit Fritz une gratification de 2 500 francs. Chaque contribuable doit donc se féliciter d'avoir entretenu pendant 17 jours quelques jeunes gens d'outre-Rhin. » Il faut se souvenir qu'en cet été 1947, le Parti communiste regroupe 700 000 adhérents et représente 28 % du corps électoral. Sa réaction anti-allemande est donc celle d'une large partie de l'opinion.

Vivre la miséricorde, se rencontrer pour effacer les plaies du passé : si ces mots sont faciles à écrire, ces réalités sont autrement difficiles à vivre et à dépasser pour les victimes. Et pourtant, il faut que des pionniers fassent ces choix. Le scoutisme a été l'un d'entre eux.

L'ACCUEIL DES SCOUTS FRANÇAIS EN SARRE

À l'été 1948, à titre de remerciement, six scouts

de Vernon sont invités par les Sarrois au premier camp scout organisé depuis 1935. 300 scouts campent à Netzbachtal. La minuscule participation des Français va être l'occasion d'une manifestation exceptionnelle marquant la volonté des autorités françaises et sarroises de contribuer au rapprochement des deux jeunesses.

Le 27 août 1948, Johannes Hoffmann, ministre-président sarrois se rend au camp accompagné de Gilbert Grandval, haut commissaire français en Sarre. Ils sont accompagnés de plusieurs ministres dont celui de l'éducation et des cultes, du délégué apostolique du Vatican en Sarre et des autorités militaires françaises. Ces personnalités visitent longuement le camp, saluent les scouts et assistent même à une veillée. La presse et la radio sarroise sont présentes. Quelques jours après, les scouts français sont reçus au siège du gouvernement sarrois.

Bien évidemment, ces premiers contacts scouts franco-allemands ne sont pas dénués d'arrière-plans politiques. Mais comment ne pas voir aussi dans ces rencontres scoutées franco-allemandes une manifestation de la miséricorde en action ?



REMETTRE LES DETTES

Par Arnaud Favart

Arnaud Favart, ancien aumônier national des Scouts de France, fut l'un des membres de l'équipe pilote de ce projet européen « Pax An Bosnie 2000 », avec Margit Wichelman, animatrice franco-allemande catholique, Ute Giestorfer, allemande luthérienne, Dalibor Golubovic, serbe orthodoxe, Denis Samardzic, bosniaque de mère catholique et de père musulman.

Sarajevo, Sebrenica, Mostar... la guerre fait rage dans les Balkans ; elle fait resurgir de vieux fantômes quand cette poudrière mit le feu à l'Europe en 1914, quatre-vingts ans plus tôt. Sitôt après son décès, la Yougoslavie du maréchal Tito vole en éclats. Faut-il interpréter les événements comme les derniers soubresauts de l'empire ottoman qui retînt si longtemps les Slaves du sud d'une main de fer ? Entre mosquées, églises et monastères, on vivait ensemble, on se mariait, on fréquentait les mêmes écoles. Serbes orthodoxes, croates catholiques, bosniaques musulmans se sont radicalisés et ont revendiqué farouchement leur indépendance, leur identité, voire leur ethnicité.

Hiver 1999, nous parcourons les rues de Sarajevo. Quelques bars sont ouverts dans le centre histo-

rique et donnent le signe de la reconstruction sous la haute protection des forces onusiennes dans le cadre du compromis mal accepté des accords de Dayton. Le couvre-feu est de rigueur, les façades sont truffées d'impacts de balles tirées par des francs-tireurs, la prestigieuse bibliothèque médiévale n'est que ruine, les pierres de l'antique pont de Mostar gisent dans la Neretva.

Deux fois par an, les responsables des Scouts de France et de la DPSG (son homologue allemand) tiennent un séminaire interculturel pour entretenir la tradition d'échanges et de fraternité sous l'égide de l'Office franco-allemand de la jeunesse, né au lendemain de la deuxième guerre mondiale. Nous échangeons nos impressions sur l'avenir de l'Europe alors que la lutte armée a repris au Kosovo. Notre génération a bien conscience d'une chance historique, celle d'avoir hérité de la paix. Alors que nos aïeux se sont combattus, des Robert Schuman, des Konrad Adenauer, et tant d'autres, ont voulu la paix, surmontant des années d'hostilité, d'agressivité revancharde, d'éducation à la domination et au rejet de l'autre. La paix n'a été rendue possible que parce qu'il y eut la volonté de mettre un terme au cycle infernal de la violence et

d'effacer la dette cumulée au cours de l'histoire. La paix européenne n'est devenue durable qu'en reconnaissant le bien-fondé des coopérations qui la soutiennent. Elle nous a été donnée et nous nous devons de l'entretenir, notamment par l'éducation à une culture de la paix. Sans cela, les vieux démons de l'égoïsme et du sentiment d'injustice peuvent très vite renaître de leurs cendres avec cette angoisse récurrente : pourquoi l'autre est-il mieux pourvu que moi ?

Dans ce contexte de reprise des armes au Kosovo, l'idée naît de prendre contact avec les scouts serbes, croates et bosniaques et de proposer une rencontre internationale de la paix en territoire bosniaque. Il ne s'agira pas d'arriver en donneur de leçons sur la paix, mais de témoigner qu'un vivre ensemble pacifique est devenu possible entre Allemands et Français malgré les défiances et les contentieux, qu'un avenir commun reste envisageable pour les générations futures malgré les blessures. Interdit du temps de Tito, le scoutisme renaît et cherche ses marques. Les responsables des deux mouvements scouts de Bosnie-Herzégovine, en République serbe comme dans la Fédération croato-musulmane se montrent très

réceptifs. Le projet Bosnie 2000-Pax An, du verbe allemand *anpacken* – prendre en main... la paix – s’est déroulé en Bosnie Herzégovine du 29 juillet au 13 août 2000. Il a reçu le soutien du Conseil de l’Europe, des ambassades de France et d’Allemagne à Sarajevo, du CCFD et de Caritas, de l’OFAJ et de la Fondation Européenne pour le scoutisme. Les élus bosniaques nous ont sollicités, les médias ont diffusé des reportages de ce Jamboree audacieux et improbable auquel participèrent 750 scouts des Balkans, d’Allemagne et de France, garçons et filles âgés de 16 à 21 ans.

Sa préparation, étalée sur un an, a donné lieu à de multiples concertations afin de ménager les susceptibilités nationales, religieuses et culturelles. Outre le fait que le pays était infesté de mines anti-personnelles, il s’est agi de déminer en permanence toute source d’incompréhension et de préjugés, de ne donner aucune primauté de territoire, de langue, de coutume ni de religion à l’une des parties. En fait, les différences religieuses ne firent aucun problème.

La Bosnie étant divisée entre deux entités politiques, la Republika Srpska et la Fédération

croato-musulmane, il a fallu honorer deux étapes, entre lesquelles les équipes trinacionales composées de Bosniaques, d’Allemands et de Français, ont vécu de riches temps d’immersion et d’hospitalité dans dix villes. Recevoir ne fut un problème pour personne. Se rendre sur le territoire de l’autre fit l’objet de tractations intenses avec les familles, les responsables scouts et les élus, qui craignaient pour la vie des jeunes. Le premier soir, la peur fut palpable à la descente des cars.

Les scouts dorment sous la tente, cuisinent au feu de bois et chantent le soir à la veillée. Ce point est assez clair une fois que l’on a pu collecter suffisamment de tentes, de couvertures et de vivres, grâce à de nombreux partenaires dont les ambassades, les militaires et des ONG. Quand le matin arrive, les divergences commencent. L’heure du lever pour les uns peut s’avérer être l’heure du coucher pour les autres, l’hygiène problématique faute d’eau en quantité et de locaux adaptés. Et c’est sans compter la radio du voisin qui vous agresse les oreilles dès le matin, signe d’une liberté retrouvée alors que les voix du pays étaient réduites au silence. Que va-t-on manger ? « Le pain n’est pas comme chez nous, le pâté a remplacé de la confi-

ture, le thé est trop sucré... » Pourra-t-on mettre en commun la petite bière quotidienne quand l'argent n'a pas la même valeur ? Que va-t-on faire ? Trois heures de négociation ne sont pas de trop pour organiser une balade de deux heures. En effet, l'essentiel de la communication s'est fait en anglais, idiome qui s'avéra un bon outil de neutralité puisqu'il n'était la langue maternelle d'aucun participant. Il resta pourtant une source complexe d'interprétation et de litige. L'objectif premier fut de toujours trouver un chemin pour s'accorder, quelles qu'aient été les misères les plus ordinaires auxquelles nous devons faire face. Le processus d'écoute respectueuse fut constant, laborieux, parfois pénible dans ses arguties, mais s'avéra ajusté afin de préserver l'estime mutuelle, la joie de la rencontre et l'étonnement de la découverte.

Cette initiative prenait sens pour les catholiques dans la perspective du Jubilé de l'an 2000 voulu par Jean-Paul II, dont l'un des ressorts fut la question de la remise de la dette. Reconnaître ce que nous devons aux autres suppose un regard de dépouillement et de miséricorde, exigeant humilité et travail de vérité. La paix dont nous bénéficions n'est ni un dû ni un acquis ; elle provient d'une

histoire dans laquelle des acteurs ont mouillé la chemise et se sont engagés ; elle nécessite une relève pour le bien des générations futures.

La violence s'inscrit durablement dans la mémoire des peuples et il n'est pas de miséricorde sans reconnaissance mutuelle des emprunts et des dettes que nous avons contractés. Vais-je ignorer l'autre quand il sera moins bien pourvu que moi ? Récemment, l'archevêque de Tunis, qui a exercé pendant près de cinquante ans comme curé au Proche-Orient – il fut même curé de Nazareth et Magdala pendant quelques années – me confiait son désarroi sur Daech : « Vous les Occidentaux, vous ne vous souvenez même plus de ce que vous avez mangé à midi. Pour nous, au Proche-Orient, le bien-fondé du pain quotidien partagé hier à la même table travaille notre existence présente. Il a besoin de se dire, de se raconter. Ce n'est pas pour rien que les premiers chrétiens firent du dernier repas de Jésus un mémorial. Les croisades ne sont pas un fait lointain d'une histoire révolue. Elles continuent de travailler notre mémoire présente, or, vous les Occidentaux, vous l'ignorez et vous refusez de vous asseoir à notre table pour en parler ! »

FACE À LA VIOLENCE MEURTRIÈRE

Le récent assassinat du Père Hamel a suscité de nombreuses réactions au sein de l'église et ailleurs. Nous en citons deux, celle du Père Lebrun, dans l'homélie qu'il a prononcée à l'occasion des obsèques du Père Jacques Hamel et celle du Père Giraud et de Arnaud Favart de la Mission de France.

■ **Mgr Dominique Lebrun**

Faudra-t-il d'autres tueries pour nous convertir à l'amour, et à la justice qui construit l'amour ? La justice et l'amour entre les personnes et les peuples, de quelque côté de la Méditerranée qu'ils se situent. Trop de morts au Moyen-Orient, trop de morts en Afrique, trop de morts en Amérique ! Trop de morts violentes, cela suffit !

Le mal est un mystère. Il atteint des sommets d'horreur qui nous font sortir de l'humain. N'est-ce pas ce que tu as voulu dire, Jacques, par tes derniers mots ? Tombé à terre à la suite des premiers coups de couteau, tu essaies de repousser

ton assaillant avec tes pieds, et tu dis : « Va-t'en, Satan » ; tu répètes : « Va-t'en, Satan ». Tu exprimes alors ta foi en l'homme créé bon, que le diable agrippe. « Jésus guérissait tous ceux qui étaient sous le pouvoir du diable » dit l'Évangile.

Il ne s'agit pas d'excuser les assassins, ceux qui pactisent avec le diable, il s'agit d'affirmer avec Jésus que tout homme, toute femme, toute personne humaine peut changer son cœur avec sa grâce. Nous recevons ainsi la parole de Jésus qui peut sembler au-delà de nos forces aujourd'hui : « Eh bien ! moi, je vous le dis : Aimez vos ennemis, et priez pour ceux qui vous persécutent. »

+ **Dominique Lebrun**, Archevêque de Rouen

Hervé Giraud et Arnaud Favart

Jour après jour, la violence meurtrière s'installe dans le paysage national : attaque de masse ou cible symbolique (jeunes, policiers, prêtre...). L'effroyable le dispute à l'ignoble. Nos pensées et nos prières vont d'abord aux victimes et à leurs familles.

Mais comment sortir de la sidération ? Quelle attitude adopter et quelle parole ajuster lorsque le trouble gagne l'ensemble de la société avec de tels événements ? La paix sociale est en danger et le risque de basculer dans des règlements de comptes irrationnels est élevé, surtout en ces temps de grandes frustrations économiques et sociales. Les acteurs économiques et politiques doivent prendre conscience de leur immense responsabilité. Une politique principalement sécuritaire est une réponse insuffisante. Il n'y a pas de paix possible sans justice.

Quant à nous, membres de la Communauté Mission de France, luttons avec nos armes, celle de la coopération, notamment avec tous ceux qui œuvrent déjà pour la justice sociale. N'entrons pas dans le cercle sans fin de la vengeance mais répondons avec les armes de la non-violence et de

la main tendue, notamment en œuvrant pour la fraternité dans les quartiers difficiles et les cités délaissées. Puisons dans la sagesse et dans l'Évangile les ressources pour le dialogue, l'estime des autres et l'éducation à la responsabilité.

+ **Hervé Giraud**, Prélat de la Mission de France et Archevêque de Sens-Auxerre.

Arnaud Favart, Vicaire général de la Mission de France.



LA RAHMA : UN AMOUR MATRICE DE TOUTES LES AMOURS

Par Khaled Roumo

Khaled Roumo

**Auteur et poète, engagé dans le dialogue
des cultures et des religions**

Notre réflexion sera essentiellement centrée sur la notion de « miséricorde » dans le Coran, livre fondateur de l’islam dans toutes ses tendances et confessions, de même que sur l’arabe, langue de la révélation musulmane. Signalons tout d’abord que du point de vue linguistique, il y a un écart sémantique entre l’étymologie latine du mot « miséricorde » qui signifie « compassion, pitié », sentiments propres à une personne « qui a le cœur sensible au malheur »¹, et le mot arabe *rahma* censé en être l’équivalent. Or, la racine trilitère sémitique RHM, qui est commune à l’arabe et à l’hébreu, gagne à être interrogée dans la mesure où ses différentes connotations représentent une

.....
1. Voir *Le Robert. Dictionnaire historique de la langue française*, 1989.

source d'enrichissement sémantique. Nous tâchons ensuite de trouver d'autres équivalents arabes pour le terme « miséricorde » tout en approfondissant la dimension spirituelle grâce à ces champs sémantiques réunis².

■ LA RAHMA : AMOUR PROTECTEUR ET NOURRICIER

La racine RaHiMa suggère :

- *l'idée d'endroit dilatable où est déposée la semence qui actualise des possibilités selon un processus d'amour d'où l'idée de matrice, de miséricorde, d'amour expansif, d'épanouissement, de rayonnement, de germination...*
- *rayonner d'amour, faire miséricorde, être clément...*
- *l'amour expansif, rayonnant³.*

Les dérivés coraniques de cette racine sont au

nombre de 339. C'est dire l'importance de la rahma, cette sorte d'amour que Maurice Gloton, fin connaisseur de l'arabe, traducteur de traités soufis et du Coran, rend par « amour rayonnant »⁴. Amour qui préside à l'acte créateur et que Dieu s'est prescrit sur Lui-même⁵ comme s'Il rappelait à l'être humain l'existence d'une Charte divine qui donne à ce dernier des droits auxquels il renonce souvent en cédant au désespoir au lieu de s'en prévaloir auprès de son Créateur qui l'a sorti du néant à l'existence et s'est porté garant de son salut.

Bien plus, à suivre les traces de cet amour, on s'aperçoit qu'il se présente comme un amour-matrice de toutes les amours : aspiration, désir, attachement, passion, affection, tendresse, bienveillance, douceur, commisération, inclination, intimité, épanchement, amour éperdu⁶. La rahma du Seigneur (nous utilisons dorénavant le terme arabe pour permettre au lecteur de le charger de toutes les connotations mentionnées ci-dessus) englobe toute chose et seuls en désespèrent ceux

2. Pour plus de détails, voir notre livre *Le Coran déchiffré selon l'amour*, 2^e éd, Erick Bonnier, 2015, p. 110 et suivantes.

3. Voir Maurice Gloton, *Une approche du Coran par la grammaire et le lexique*, éd. Alouraq, 2002.

4. *Le Coran*, essai de traduction, Albouraq, 2014.

5. *Coran*, respectivement : 11, 118-119 ; 6, 54

6. Tous ces termes sont à peu de chose près les équivalents de termes arabes coraniques.

qui dénie les preuves évidentes de l'amour de Dieu⁷.

La *rahma* dessine le destin de l'être humain : « Si ton Seigneur l'avait voulu, Il aurait fait de tous les humains une communauté unique, mais ils ne cessent pas d'entretenir leurs différends, à l'exception de ceux à qui ton Seigneur dispense *Sa rahma* : et c'est pour cela qu'Il les a créés⁸. »

C'est la raison pour laquelle les 114 sourates du Coran⁹ commencent chacune par évoquer les deux attributs divins *Rahmâne* et *Rahîm* que nous retrouvons dans la Fatiha, première sourate, dont le nom signifie « celle qui ouvre », sous-entendu celle qui donne accès à l'intelligence spirituelle de tout le Coran. Les musulmans la récitent dans leurs cinq prières quotidiennes au nombre de cycles qu'il y a dans chacune d'entre elles. Ces deux attributs sont traduits couramment par « Clément et Miséricordieux » ou « Compatissant » avec des variantes jouant sur les trois termes. En revanche, la traduction la plus proche de l'étymologie arabe, c'est « *le*

Tout Rayonnant d'Amour » et « *le Très Rayonnant d'Amour* ». Pour affiner notre compréhension de ces deux termes, mieux vaut les considérer dans le contexte coranique :

« *Rahmâne* est toujours employé dans le Coran en lien avec le règne et la puissance ! Nous pouvons en déduire que c'est l'amour qui, tout en circonscrivant la création, la gouverne entièrement. Puisque Dieu règne sur Sa création par amour et que son règne est amour, *Rahmâne* peut être ainsi perçu comme un *Amant-Roi* ! Quant à *Rahîm*, son usage est lié au rapport qu'entretient le Créateur avec chacune de Ses créatures : le *Rahîm* restaure l'âme, pardonne les péchés, sauve du désespoir, opère – en somme – au niveau de nos failles et défaillances... C'est un *Roi-Ami* ! Précisons que le terme *Rahmâne* est réservé exclusivement à Dieu, une manière de rappeler qu'Il est l'Unique à régner sur les cœurs, alors que l'on peut qualifier un être humain de *rahîm*¹⁰. »

7. *Coran*, respectivement : 7, 156 ; 29, 23.

8. *Coran* 11, 118, souligné par nous.

9. À l'exception d'une seule sourate, la 9^e.

10. Le coran déchiffré selon l'amour, op. cit, p. 116-117.

Nous savons toutefois que le langage humain est limité et que, pour évoquer l'ineffable, on essaie de se dépasser en usant d'images, de paraboles issues d'une réalité concrète, accessible aux sens. Ainsi les entrailles maternelles, la matrice, prête sa constitution physique à une image d'une haute teneur spirituelle. Le rahim (matrice) suggère la position de l'être humain dans l'existence : les parois servent au fœtus de poche protectrice contre les dangers extérieurs. C'est à l'image de l'amour protecteur de Dieu qui veille sur Sa création et la préserve de s'abîmer dans le néant ; quant au cordon ombilical, qui sert de canal nourricier, il préfigure le lien intime qui relie chaque être à son Créateur, pourvoyeur des « subsides existentiels », expression chère aux soufis et qui n'est pas sans rappeler le « pain quotidien », image dont Jésus use pour éveiller l'esprit de l'orant.

Quelle que soit notre approche de ce thème, nous sommes convaincus qu'un discours sur la rahma

n'est pas la *rahma* et que les noms ne sont pas les nommés mais un simple rappel et un vrai appel à l'éveil qui n'a pas en soi une valeur intrinsèque. Samnoun, une grande figure des premiers temps du soufisme, dit à cet égard : « On ne peut exprimer une chose que par ce qui est plus subtil qu'elle. Et rien n'est plus subtil que l'amour, *mahabba* ! Alors avec quoi exprimer l'amour¹¹ ? » Ibn 'Arabî pose le même problème en un seul vers de poésie : « Car l'amour est savouré, mais son essence incomprise¹². »

À ce stade de notre exposé, un retour sur *al-Fatiha* s'impose, citons-en les trois premiers versets :

« Au nom de Dieu, *le Tout Rayonnant d'Amour, le Très Rayonnant d'Amour*

À Dieu la louange, le Seigneur des êtres de l'Univers

*Le Tout Rayonnant d'Amour, le Très Rayonnant d'Amour*¹³... »

On constate que, à l'exception des autres sourates,

11. Il a vécu à Bagdad au XX^e siècle. Cité dans *As-Sulamyy, Tabaqatu's sûfyya*, Éditions de la librairie Al-Hanjy, Le Caire, 1986, p. 196. Citation traduite de l'arabe par nous.

12. Théologien, juriste, poète, métaphysicien et maître arabe-andalou du soufisme (Espagne 1165-1240 Syrie). *Traité de l'amour*, traduit par Maurice Gloton, Albin Michel, 1986, p. 27.

13. Souligné par nous.

la formule liminaire, placée normalement en tête de chaque sourate, est intégrée comme un premier verset de cette sourate avant de retrouver les deux attributs de Dieu, *Rahmâne, Rahîm*, au troisième verset ! C'est comme si Dieu nous appelait à tout lire, déchiffrer, faire, entamer en Son Nom qui recèle cette *rahma* protectrice et nourricière. Nous sommes maintenus dans l'existence par Son souffle, et c'est ce même souffle qui nous anime d'un instant à l'autre, Dieu qui élève les cieus de notre aspiration à Lui sur des piliers invisibles¹⁴.

LES ENVOYÉS DE DIEU, PORTEURS DE RAHMA

Les révélations divines sont une manifestation de cette *rahma* de même que les personnes des envoyés de Dieu et Ses prophètes comme il est signifié à Mouhammad de la part de son Seigneur : « Nous ne t'avons envoyé qu'en tant que *rahma* (amour rayonnant) pour les êtres de l'univers¹⁵. »

Le terme coranique qui paraît le plus proche de la notion de « miséricorde » est *ra'fa* de la racine *Ra'aFa* qui suggère un amour empreint de commisération et de douceur. C'est précisément « cet amour que Dieu a semé dans le cœur des disciples de Jésus. Il se qualifie Lui-même de *Ra'ûf*, c'est-à-dire Celui qui est porté à la commisération. Et cet attribut, considéré comme l'un des Noms de Dieu, est jumelé toujours dans le Coran, à part deux fois où il est cité seul, avec *Rahîm*. Ainsi, la commisération de Dieu se manifeste, à l'égard de Ses adorateurs, lorsqu'Il ne laisse pas se perdre leur foi, accepte l'offrande qu'ils font de leur personne pour Lui complaire, les met en garde contre les conséquences des mauvaises actions, retourne vers eux pour qu'ils retournent vers Lui, asservit les animaux à leurs multiples besoins, les sort des ténèbres à la lumière et ne met pas de rancune dans leurs cœurs envers ceux qui mettent leur foi en Dieu¹⁶. »

Un pacte d'amour relie la création entière à Dieu. La fourmi fait partie de ce règne et donne une

14. *Coran* 13, 2 ; 31, 10..

15. *Coran* 7, 154 ; 10, 57 ; 11, 17 ; 21, 107.

16. Voir *Le Coran déchiffré...*, op. cit., références coraniques : respectivement : 57, 27 ; 2, 143 ; 2, 207 ; 2, 143 ; 2, 207 ; 3, 30 ; 9, 117 ; 16, 7 ; 57, 9 ; 59, 10 ; 9, 128.

leçon de *rahma* et *ra'fa* à un grand et sage prophète. Selon ce récit symbolique qui invite, comme une parabole, à la méditation, cet être minuscule donne l'alarme aux siens : « Entrez dans vos demeures pour éviter que Salomon et ses armées ne vous écrasent sans en prendre conscience ». La fourmi délivre ainsi une belle leçon d'humilité à Salomon qui, comprenant le langage des animaux, se ravise et réalise qu'il est même responsable du sort des petites créatures et que sa force ne doit pas le rendre inconscient de ce qu'il peut provoquer comme ravages. Salomon comprend que, conférée par Dieu, la force consiste avant tout à protéger les êtres fragiles. Ainsi, Dieu dispose-t-Il le cœur de Son prophète à formuler cette belle prière : « Mon Seigneur, incite-moi à être reconnaissant du bienfait que Tu m'as accordé ainsi qu'à mes parents et à agir en être intègre dont Tu seras satisfait. Et, par Ton amour rayonnant (*rahma*), fais-moi entrer parmi Tes adorateurs intègres¹⁷. »

Dans ce récit, nous assistons à la rencontre, chez l'être humain, des deux attributs divins (*Rahmâne* et *Rahîm*) : l'amour au pouvoir, le pouvoir de

l'amour, sa royauté (*l'Amant-Roi*) rejoint sa douceur et son intelligence (*le Roi-Ami*). Le roi Salomon veille sur le royaume des fourmis ! C'est en étant attentif au spectacle de sa force face à la fragilité, relative, des insectes que le prophète retourne vers la Source de toute force et rend grâce pour ce qu'il a reçu personnellement de Dieu et ce que sa lignée a reçu et dont il a hérité. C'est dans ce retour vers son Créateur qu'il retrouve les principes d'une conduite agréée par Dieu. Et le tout dans l'espoir de faire partie de cette communauté unique des adorateurs de Dieu. Ainsi, la rencontre fortuite avec la fourmi a-t-elle aidé un prophète, sensible à toute la création, à inscrire son instant dans l'éternité. Il a trouvé en cette compagne provisoire de route, toute fragile qu'elle soit, une initiatrice, un maître spirituel.

Salomon a porté ainsi la charge (*al-amana*) que Dieu lui a confiée de toute éternité en bon lieutenant (*khalifa*) après avoir bénéficié dans la préexistence, comme toute la progéniture d'Adam, de la vision de son Seigneur et témoigné de cette vision¹⁸. Et le Temps des origines (*al-azal*) de

17. *Coran* 27, 18-19.

18. *Coran*, respectivement : 33, 72 ; 2, 30 ; 15, 29 ; 7, 172-173.

rejoindre, en lui, le Temps des retrouvailles (*al-abad*) pour s'unifier et anticiper une mystérieuse éternité.

Dieu nous rappelle dans le Coran que bêtes et oiseaux constituent des communautés semblables aux nôtres et que les humains ne forment qu'une seule communauté. Certes, puisque animés du même souffle divin qui avait présidé à leur création. Ils sont même créés à partir d'une seule âme et sont appelés à fraterniser en Dieu¹⁹. Cette unité de l'existence est garantie, englobée et maintenue par la *rahma*. On est invités, par conséquent, à identifier les liens d'amour qui rassemblent, entre elles, toutes les créatures. Quoi de plus normal que des êtres, mus par le même Esprit, constituent une même communauté d'amour, au sein de laquelle joies et peines sont partagées ? Une *rahma* en partage ! C'est parce que le cœur de Salomon en est emplí qu'il compatit avec la petite créature et qu'à partir de ce sentiment, il s'élève de la créature jusqu'au Créateur afin de lui solliciter la demeure finale : être parmi les adorateurs intègres.

Ces qualités de cœur sont communes aux mes-

sagers de Dieu. En réalité, pour Salomon, tous les temps sont réunis dans un seul temps présent. L'instant précis de sa présence dans l'ici-bas s'ouvre à un temps qu'il anticipe de par sa foi, le temps des Bienheureux dont Jésus fait mention dans son Sermon sur la montagne, considéré par Gandhi comme les plus belles et plus élevées paroles sur l'amour. Le Coran confirme la vocation de Jésus en voyant en lui une preuve (signe) de l'amour de Dieu (*aya*) et une *rahma* mais aussi un fils qui manifeste de la bienveillance (*birr*) pour sa mère. Ses disciples (*les Nazoréens*) nourrissent un attachement affectueux (*mawadda*) pour ceux qui mettent leur foi en Dieu (les musulmans en l'occurrence)²⁰. Quant à Jean, il est investi de force, de sagesse, de tendresse (*hanâne*) et de pureté émanant de Dieu²¹.

Le prophète Mouhammad, à l'image de son Créateur, montre la même disposition à l'égard de ceux qui mettent leur foi en Dieu : « Un messenger vous est venu, issu de vos rangs, auquel pèse lourd ce que vous endurez, soucieux de votre sauvegarde, plein de bienveillance et de compassion, (*ra'ûf* et

19. *Coran*, respectivement : 6, 38 ; 2, 213 ; 15, 29 ; 4, 1 ; 49, 10.

20. *Coran*, 19, 21 et 32 ; 5, 82.

21. *Coran*, respectivement : 19, 13.

rahîm) pour ceux qui mettent leur foi en Dieu²². » Très proche du ton du Sermon sur la montagne est le conseil que le messenger de Dieu, Mouhammad, donne à son cousin Ali, un de ses premiers disciples et compagnons : « Si tu veux précéder les Rapprochés [de Dieu], prie pour celui qui te persécute, donne à celui qui te refuse et sois indulgent envers celui qui te lèse²³. » L'amour d'autrui atteint ainsi un degré oblatif : bien enraciné en nous, il ne connaîtrait pas de limites ! C'est exactement ce que Dieu nous demande quand Il nous invite à faire nôtres ses propres Attributs.

■ QUAND S'OUVRENT OU SE FERMENT LES PORTES DE LA RAHMA

Évoquons quelques exemples où la *rahma* et ses amours dérivées peuvent se déployer. Citons tout d'abord la belle image coranique concernant la *rahma* que l'enfant doit témoigner à ses parents

sur commande de Dieu : « Rabats sur eux l'aile de la douce humilité empreinte de *rahma* et dis : " Mon Seigneur fais rayonner sur eux Ton amour (*irhamhouma*) comme ils l'ont fait en m'élevant tout petit "²⁴. » Dans un autre domaine, le fait d'affranchir un esclave (libérer un cou du joug qui l'enserme), nourrir un jour de famine un orphelin proche parent ou un pauvre miséreux, est présenté comme une voie ascendante qui rapproche de Dieu. D'autres adorateurs de Dieu sont appelés à offrir la nourriture, de bon cœur, au démuné, à l'orphelin et au captif²⁵.

Le cadre de cet article ne permet pas de s'étendre sur tous les lieux où la *rahma* est ou doit être présente. Peut-être que son expression la plus sublime est l'excellence (*ihsane*) décrite dans le verset suivant : « Or, la bonne et la mauvaise action ne sont pas équivalentes. Repousse le mal de la meilleure manière, et tu verras celui auquel t'oppose une inimitié devenir ton ami intime²⁶. » On peut alors se demander, naïvement mais non sans douleur,

22. *Coran*, 9, 128.

23. Cité dans : Razi, *Traité sur les noms divins*, traduit par Maurice Gloton, Albouraq, Beyrouth, 2000, p. 488.

24. *Coran* 17, 24.

25. *Coran* 90, 14 ; 76, 8.

26. *Coran* 41, 34.

pour quelle raison tant de beauté et d'élévation spirituelle sont voilées de nos jours par autant de laideur et de médiocrité ? La réponse nous est donnée par le même Ibn Arabî. Elle est de toutes les époques et de tous les pays chaque fois que les nobles valeurs spirituelles et philosophiques sont asservies, par leurs détenteurs ou gardiens, à des fins égoïstes ou serviles :

« Sache que lorsque les passions dominent l'âme et que les savants recherchent les honneurs auprès des souverains, ils quittent " la route blanche " et se dirigent vers des interprétations laxistes afin de satisfaire les désirs que la passion inspire aux rois de sorte que ces derniers puissent les assouvir en s'appuyant sur un motif légal. Et même si le *faqih* (juriste) ne croit pas lui-même au bien fondé de sa décision, il prononce une fatwa en ce sens²⁷. »

À sept siècles d'écart et sur une autre contrée, un esprit s'insurge au nom de l'art :

« Comme sont insipides, en revanche, les clichés du monde moderne !... Absorbé entièrement par sa technique, le moderne s'élève rarement au-dessus

de lui-même... Si ses œuvres se rapprochent peut-être de la science, elles s'éloignent assurément de l'humanité. Selon un vieux dicton japonais, une femme ne peut s'éprendre d'un homme réellement vaniteux, car il n'existe dans le cœur de ce dernier aucune faille par laquelle l'amour puisse pénétrer²⁸. »

Ces mots d'un esthète japonais, ayant bénéficié des apports culturels de l'Orient et de l'Occident, ouvrent le XX^e siècle qui se clôt étrangement sur la même note que nous révèlent les mots d'un auteur français imprégné également de culture asiatique. Le personnage de son roman ne peut pas aimer parce qu'il est atteint de la maladie de la mort : « Vous demandez comment le sentiment d'aimer pourrait survenir. Elle vous répond : peut-être d'une faille soudaine dans la logique de l'univers. Elle dit : par exemple d'une erreur. Elle dit : jamais d'un vouloir²⁹... »

Toujours cette faille dont est tiré l'un des noms de Dieu dans le Coran *Fâtir, Celui qui fend ou coupe en deux*, que l'on traduit communément par *Créa-*

27. Ibn 'Arabî, *Les Illuminations de la Mecque*, traduit de l'arabe sous la direction de Michel Chodkiewicz, Albin Michel, 1997, p. 111.

28. Okakura Kakuzo, *Le livre du thé*, Éditions Philippe Picquier, 1996, p. 101.

29. Marguerite Duras, *La maladie de la mort*, Les Éditions de Minuit, 1982, p. 52.

teur. Nous retrouvons ici conjointement l'idée de la création et celle de la séparation de l'humain d'avec le divin, comme pour nous rappeler que créer ne peut se faire sans séparation. Sans cette séparation, faille originelle, aucun dépôt sacré, *amâna*, n'aurait été proposé aux humains. Car si le Créateur et la créature ne faisaient qu'un, nul besoin de confier quoi que ce soit à la garde du second. Et l'amour naît dans cette faille qui représente une blessure d'amour, *kalm*, *kouloûm* au pluriel, par laquelle s'insinue la parole *Kalima* : nom de Jésus dans le Coran, *Kalimatu'l-Lah*, *Verbe de Dieu*. Alors quand la faille est colmatée par la vanité, comme le signale notre auteur japonais, l'amour n'est plus possible ; la personne, remplie d'elle-même, empêche « les subsides existentiels » de se déverser dans son cœur, et c'est la maladie de la mort que diagnostique Duras. D'ailleurs, son héros, porteur de ce mal a peur tous les matins « de ne pas savoir où poser [son] corps ni vers quel vide aimer »³⁰.

Face à un tel déluge, la seule issue qui nous reste à emprunter c'est la fuite vers Dieu, comme il nous

est recommandé dans le Coran³¹, afin de se réfugier en Lui dans l'espoir qu'Il restaure nos âmes et nous donne la force d'assumer l'épreuve du passage dans cette vie immédiate (*dounia*) en attendant les retrouvailles dans la vie ultime (*akhira*).

30. Marguerite Duras, *op. cit.*, p. 11.

31. *Coran* 51, 50.



DANS LA CULTURE CHINOISE

Par Jacques Leclerc du Sablon

La traduction du terme ‘miséricorde’ retenue par les Églises de langue chinoise est 慈悲 cíbēi (que l’on prononce ‘tseu bé’).

Ce mot a été créé à l’époque de la dynastie Han (environ 200 ans avant notre ère) pour traduire une notion empruntée aux écrits du bouddhisme, avant même qu’il pénètre en Chine au début de notre ère. Les lettrés chinois sont allés chercher dans leur langue les pictogrammes capables de représenter les termes bouddhistes ‘mettā’ et ‘karuṇā’ que l’on connaît en français comme bienveillance et compassion. La langue chinoise a utilisé 慈悲 cíbēi pour exprimer non seulement le concept central du bouddhisme mais aussi, plus communément, le couple ‘aimant-bienveillant’. Étymologiquement, la notion chinoise de 慈 cí se réfère à l’amour, et celle de 悲 bēi évoque la tristesse et la douleur.

En Chine donc, le mot 慈悲 cíbēi est le fruit de deux ‘inculturations’, celle du bouddhisme indien vers la culture ancienne chinoise et vers un bouddhisme chinois naissant, puis une seconde inculturation vers le premier christianisme chinois.

Notons que les deux pictogrammes chinois comportent la même clé, à savoir 心 xīn qui veut dire le cœur. La graphie met le cœur en dessous, comme socle porteur ou lieu du sens de ces deux caractères.

Dans le premier, le cœur est associé à 兹 zī qui indique un surplus, une abondance.

Dans le second, le cœur est associé à 非 fei qui indique un manque, une absence.

Les deux mis ensemble indiquent une abondance du cœur à la rencontre d’un cœur en manque. On note la capacité de la langue chinoise à créer du sens en associant des contraires, le cœur étant le lieu de cette association.

La langue chinoise est féconde en associations de pictogrammes. 慈悲 cíbēi appartient à une galaxie de mots qui logent de nombreuses notions proches de ‘compassion’ si l’on suit la ‘génétique’

bouddhiste du mot, ou ‘miséricorde’ si l’on suit sa ‘génétique’ chrétienne. Mais on ne peut pas ignorer l’abondance de sens sans référence à une tradition religieuse dogmatique ou canonique.

L’éclairage chinois est utile. La ‘théologisation’ du mot miséricorde dans la tradition et le dogme catholiques le cantonnent presque trop au registre des attributs de Dieu, là où le chinois 慈悲 cíbēi est disponible dans un champ d’usage plus large, religieux ou pas. Les catholiques chinois ont peut-être moins de mal à s’approprier le thème de cette année jubilaire voulue par François, que nous qui n’avons pratiquement plus d’usage profane du mot. Le chinois rapatrie sur terre ce que la dévotion catholique a tendance à laisser au ciel !



THÉRÈSE DE LISIEUX ET LA MISÉRICORDE

Par Dominique Fontaine

Dominique est prêtre de la Mission de France. Il est actuellement aumônier général du Secours catholique Caritas France.

C'est Thérèse de Lisieux qui, à la fin du XIX^e siècle, a fait découvrir à l'Église que la miséricorde est première, que l'amour miséricordieux sauvera le monde.

Dans ma vie, j'avais découvert Thérèse de Lisieux en famille, tout petit. Mais c'est en arrivant au séminaire de la Mission de France que j'ai commencé vraiment à lire ses écrits et à me passionner pour son chemin spirituel. Cependant, je n'avais jamais étudié particulièrement ce qu'elle dit de la miséricorde. Lors d'un pèlerinage à Lisieux en mai 2016 avec les paroissiens de Bussy-Saint-Georges, j'ai pris le temps de relire ses écrits.

Et j'ai fait une découverte qui m'a vraiment étonné : c'est seulement deux ans avant sa mort qu'elle

commence à employer ce mot miséricorde. Nous sommes en juin 1895, Thérèse avait déjà écrit des lettres, des prières, des poèmes, des pièces de théâtre pour ses sœurs carmélites. Mais avant cette date, Thérèse n'avait employé que deux fois le mot miséricorde. Mais ensuite, dans les deux dernières années de sa vie, elle n'a que ce mot à la bouche ! Que s'est-il passé ?

*

En 1895, Thérèse a la joie de voir sa sœur chérie Céline entrer elle aussi au Carmel après la mort de Louis Martin. À ce moment-là, son autre sœur Pauline est la prieure. C'est elle qui demande à Thérèse d'écrire ses souvenirs d'enfance. Elle commence à écrire, c'est le *Manuscrit A* de ce qui sera appelé "L'histoire d'une âme". Et pendant qu'elle écrit, un événement va se passer. C'est le 9 juin, fête de la Trinité. Au réfectoire, on lisait souvent des notices parlant de la vie des carmélites qui venaient de décéder dans d'autres carmels. Et la veille, le 8 juin au soir, on a évoqué une carmélite de Luçon, qui s'était offerte en victime à la justice divine et dont l'agonie, le vendredi saint précédent, avait été terrible. La mourante s'était écriée avec

angoisse : « Je porte les rigueurs de la Justice divine ! La justice divine ! » Dans les carmels de France à cette époque, il n'était pas rare que des religieuses, marquées par une spiritualité mettant en exergue un Dieu vengeur, se vouent ainsi à être des victimes réparatrices et connaissent de grandes crises d'angoisse.

Au matin du dimanche, Thérèse à la messe entend trois fois le mot miséricorde dans la liturgie de ce jour, dans le chant d'entrée, celui de l'offertoire et de la communion. Elle éclate au fond d'elle-même. C'est l'irruption de la miséricorde. Ce cri du cœur est une vraie conversion. Elle renverse l'idée de donner sa vie comme victime. Il s'agit d'être « victime de l'amour » !

Lisons ce qu'elle dit de cet événement dans son manuscrit. C'est Thérèse qui souligne certains mots, mais c'est moi qui mets en gras les mots-clés. "Le bon Dieu m'a donné sa Miséricorde infinie et c'est à travers elle que je contemple les autres perfections Divines ! Alors toutes m'apparaissent rayonnantes d'amour, la justice même (et peut-être encore plus que tout autre) me semble revêtue d'amour. Quelle douce joie de penser que le Bon

Dieu est Juste, c'est-à-dire qu'il tient compte de nos faiblesses, qu'il connaît parfaitement la fragilité de notre nature. De quoi donc aurais-je peur ? Ah le Dieu infiniment juste qui daigna pardonner avec tant de bonté toutes les fautes de l'enfant prodigue, ne doit-Il pas être Juste aussi envers moi qui suis toujours avec lui ? »

Thérèse se débattait avec la question des « perfections divines », la première étant la justice. Et voilà qu'elle découvre que la miséricorde est première et qu'elle est le prisme pour découvrir l'identité du Père. Quand elle parle de Jésus, Thérèse a toujours en arrière fond un passage de l'Évangile. Ici, elle ne pouvait pas se reconnaître dans le fils prodigue, puisqu'elle n'avait jamais quitté la maison du Père, elle se reconnaît alors de façon étonnante dans le fils aîné. Elle renverse la parabole et poursuit en racontant ce qui s'est passé :

« Cette année le 9 Juin, fête de la Sainte Trinité, j'ai reçu la grâce de comprendre plus que jamais combien Jésus désire être aimé. Je pensais aux âmes qui s'offrent comme victimes à la **Justice de Dieu** afin de détourner et d'attirer sur elles les

châtiments réservés aux coupables, cette offrande me semblait grande et généreuse, mais j'étais loin de me sentir portée à la faire. ' Ô mon Dieu ! m'écriai-je au fond de mon cœur, n'y aura-t-il que votre Justice qui recevra des âmes s'immolant en victimes ?... Votre **Amour Miséricordieux** n'en a-t-il pas besoin lui aussi ?... De toutes parts il est méconnu, rejeté ; les cœurs dans lesquels vous désirez le prodiguer se tournent vers les créatures leur demandant le bonheur avec leur misérable affection, au lieu de se jeter dans vos bras et d'accepter votre Amour infini... Ô mon Dieu ! votre Amour méprisé va-t-il rester en votre Cœur ? Il me semble que si vous trouviez des âmes s'offrant en Victimes d'holocaustes à votre Amour, vous les consumeriez rapidement, il me semble que vous seriez heureux de ne point comprimer les flots d'infinies tendresses qui sont en vous... Si votre Justice aime à se décharger, elle qui ne s'étend que sur la terre, combien plus votre **Amour Miséricordieux** désire-t-il embraser les âmes, puisque votre **Miséricorde s'élève jusqu'aux Cieux**... Ô mon Jésus ! Que ce soit moi cette heureuse victime, consommez votre holocauste par le feu de votre Divin Amour ! '... »

Thérèse n'est plus la même. Il y a un changement spirituel en elle. Elle a le sentiment de faire une vraie découverte qu'elle veut faire partager à Céline en lui proposant de « s'offrir elle-même à l'amour miséricordieux du Bon Dieu ». Une des raisons qui ont poussé l'Église en 1997 à déclarer Thérèse de Lisieux docteur de l'Église est la suivante : « Elle a aidé à guérir les âmes des rigueurs et des craintes de la doctrine janséniste, plus portée à souligner la justice de Dieu que sa divine miséricorde. Elle a contemplé et adoré dans la miséricorde de Dieu toutes les perfections divines, parce que " la justice même (et peut être encore plus que toute autre) me semble revêtue d'amour " ».

*

Thérèse a 22 ans. Elle va écrire l'histoire de sa vie telle qu'elle la relit à la lumière de sa découverte de la miséricorde.

Thérèse est alors comblée de grâces. Elle est heureuse et voudrait faire découvrir à ses sœurs, aux carmélites et à tous les athées de son temps cet amour miséricordieux du Père. Et voilà qu'elle va en avoir l'occasion, mais pas de la manière dont

elle pensait. Elle va entrer dans une grande épreuve de la foi, une grande nuit, qui va la rendre solidaire et proche des incroyants. C'est le deuxième événement essentiel de ces deux dernières années de la vie de Thérèse. Cela s'est passé à Pâques 1896, 18 mois avant sa mort. Thérèse est dans la joie de sa découverte de l'amour miséricordieux. Elle vient de sentir durant la nuit du jeudi au vendredi saint du sang qui coulait de sa bouche, hémorragie signe de la tuberculose. Elle pense mourir bientôt, elle est dans la joie de rejoindre le Christ. Et voilà qu'après Pâques, paradoxalement, elle entre dans une grande épreuve de la foi.

Elle va raconter cet événement dans un autre cahier qu'elle écrit en juin 1897, à la demande de la nouvelle prieure, Mère Marie de Gonzague, qui a remplacé Pauline, et qui lui demande de continuer à écrire son itinéraire spirituel. Entrons dans ce récit étonnant.

« Je jouissais alors d'une foi si vive, si claire, que la pensée du ciel faisait tout mon bonheur, je ne pouvais croire qu'il y eût des impies n'ayant pas la foi. Je croyais qu'ils parlaient contre leur pensée en niant l'existence du ciel. Aux jours si joyeux

du temps pascal, **Jésus m'a fait sentir qu'il y a véritablement des âmes qui n'ont pas la foi**. Il permit que mon âme fût envahie des plus épaisses ténèbres et que la pensée du ciel ne soit plus qu'un sujet de combat et de tourment. Cette épreuve ne devait pas durer quelques jours, quelques semaines, elle devait ne s'éteindre qu'à l'heure marquée par le Bon Dieu [...] et cette heure n'est pas encore venue. Je voudrais pouvoir exprimer ce que je sens, mais hélas, je crois que c'est impossible. Il faut avoir voyagé sous ce sombre tunnel pour en comprendre l'obscurité. [...]

Mais Seigneur, votre enfant vous demande pardon pour ses frères, elle accepte de manger aussi longtemps que vous le voudrez le pain de la douleur et ne veut point se lever de cette table remplie d'amertume où mangent les pauvres pécheurs avant le jour que vous avez marqué [...] Mais aussi ne peut-elle pas dire en son nom, **au nom de ses frères** : Ayez pitié de nous Seigneur, car nous sommes de pauvres pécheurs !... Oh ! Seigneur, renvoyez-nous justifiés [...] Que tous ceux qui ne sont point éclairés par le lumineux flambeau de la Foi le voient luire enfin [...] Ô Jésus s'il faut que la table souillée par eux soit purifiée par une

âme qui vous aime, je veux bien y manger seule le pain de l'épreuve jusqu'à ce qu'il vous plaise de m'introduire dans votre lumineux royaume. [...]

Lorsque je veux reposer mon cœur fatigué des ténèbres qui l'entourent par le souvenir du pays lumineux vers lequel j'aspire, mon tourment redouble, il me semble que les ténèbres empruntant la voix des pécheurs me disent en se moquant de moi : ' Tu rêves la lumière, une patrie embaumée des plus suaves parfums, tu rêves la possession éternelle du créateur de toutes ces merveilles, tu crois sortir un jour des brouillards qui t'entourent, avance, avance, réjouis-toi de la mort qui te donnera non ce que tu espères, mais une nuit plus profonde encore, **la nuit du néant** '. » Thérèse est vraiment dans la « nuit du néant ». Mais c'est une façon pour elle de se découvrir solidaire des incroyants, ces hommes qu'elle découvre honnêtes avec eux-mêmes. « Il y a véritablement des âmes qui n'ont pas la foi. » Au lieu de se lamenter sur son sort, elle ouvre son expérience sur celle des « impies », qu'elle comprend de l'intérieur. Elle ressent ce que c'est que de ne plus avoir l'espérance du ciel après la mort. Elle exprime une nouvelle fraternité. Ces athées, ces impies, ces hommes qui refusent la grâce, elle en fait des

frères, ce qui est scandaleux pour le milieu chrétien de son époque.

Nous sommes ici au cœur de l'expérience spirituelle qu'ont fait beaucoup de membres de la Communauté Mission de France. Thérèse a vécu la découverte « qu'il y a véritablement des âmes qui n'ont pas la foi » comme une grâce venant du Christ. Grâce à notre frère Jean-François Six, nous avons constaté que, bien avant nous, Thérèse avait reçu cette grâce d'entrer dans une compréhension mystique de l'incroyance, de ce monde si étranger pour elle. Nous aussi nous avons été plongés dans ce monde de ceux pour qui il n'y a pas d'autre réalité que la condition humaine dans sa finitude, de ceux qui disent : « Il n'y a rien après la mort », qui, en toute droiture, s'interrogent sur Dieu mais ne peuvent pas le pressentir comme celui en qui ils pourraient vraiment mettre leur confiance.

En acceptant de « rester à la table des pécheurs », Thérèse s'est rendue intérieure à leur expérience spirituelle. C'est à ce charisme que la Mission de France a puisé, comme le dira Guy Gaucher, ancien évêque de Lisieux : « Quand Thérèse expérimente une grande nuit de la foi à la fin de sa vie, c'est une

nuit apostolique. Elle parle des pécheurs comme ses frères. Elle est assise à leur table. À l'époque, on se bagarrait beaucoup avec les incroyants, mais on n'avait pas l'idée d'être assis à leur table dans la nuit pour qu'ils aient la lumière. C'est de là qu'est née la Mission de France. »

*

Continuons d'entendre Thérèse dans ce récit.

« Ah ! que Jésus me pardonne si je Lui ai fait de la peine, mais il sait bien que tout en n'ayant pas la jouissance de la foi, je tâche au moins d'en faire les œuvres. Je crois avoir fait plus d'actes de foi depuis un an que pendant toute ma vie. [...] Ma Mère bien aimée, je vous parais peut être exagérer mon épreuve en effet si vous jugez d'après les sentiments que j'exprime dans les petites poésies que j'ai composées cette année, je dois vous sembler une âme remplie de consolations et pour laquelle le voile de la foi s'est presque déchiré, et cependant [...] ce n'est plus un voile pour moi, c'est **un mur qui s'élève jusqu'au cieux** et couvre le firmament étoilé [...] Lorsque je chante le bonheur du Ciel, l'éternelle possession de Dieu, je n'en ressens aucune joie, car je chante simplement ce que je veux croire.

Ô ma mère, jamais je n'ai senti si bien combien le Seigneur est doux et miséricordieux, il ne m'a envoyé cette **épreuve** qu'au moment où j'ai eu la force de la supporter. Elle enlève tout ce qui aurait pu se trouver de satisfaction naturelle dans le désir que j'avais du Ciel (...) Mère bien aimée, il me semble maintenant que rien ne m'empêche de m'envoler, car je n'ai plus de grands désirs si ce n'est celui **d'aimer jusqu'à mourir d'amour. [...] (9 Juin)** » Traditionnellement, la foi est un voile qui doit se déchirer après notre mort pour faire place à la vision de Dieu. Or Thérèse est devant un mur, qui l'enferme dans la nuit que vivent les incroyants. Cette image du mur a été reprise par le cardinal Suhard quand il a fondé la Mission de France : « Il y a un mur qui sépare l'Église de la masse ».

Je note la différence d'accent entre « la nuit du néant » du paragraphe précédent et « mourir d'amour » à la fin de celui-ci. On voit la profondeur de l'épreuve que vit Thérèse : elle ne voit plus rien après la mort, mais elle continue à aimer et à se confier à l'amour miséricordieux. Comme elle ne sent plus la présence de Dieu, elle prend comme boussole ce que nous appelons **les œuvres de miséricorde**. Elle veut exprimer sa foi, sa volonté

de croire, par des actes, des « actes de foi », des œuvres de miséricorde. Cette épreuve est l'occasion pour elle de vivre autrement et d'approfondir la vraie charité. Écoutons-la.

« Ah ! Je comprends maintenant que la charité parfaite consiste à supporter les défauts des autres, à ne point s'étonner de leurs faiblesses, à s'édifier des plus petits actes de vertu qu'on leur voit pratiquer, mais surtout j'ai compris que la charité ne doit point rester enfermée dans le fond du cœur. Personne, a dit Jésus, n'allume un flambeau pour le mettre sous le boisseau, mais on le met sur le chandelier, **afin qu'il éclaire tous ceux qui sont dans la maison**. Il me semble que **ce flambeau représente la charité** qui doit éclairer, réjouir non seulement ceux qui me sont les plus chers, mais tous ceux qui sont dans la maison, **sans excepter personne.** »

Et elle découvre que la Charité, l'Amour, est la lumière du monde. Quand Jésus dit que la lampe ne doit pas rester sous le boisseau, il ne s'agit pas d'abord de proclamer la foi, mais de vivre la charité. C'est la charité qui est missionnaire, en direction de tous ceux qui vivent dans la maison commune de notre planète, sans excepter personne.

“ JE NE PENSE PLUS VOYAGER ”

Par François Sureau



La mort de Charles de Foucauld dont on commémorera le centenaire en décembre 2016 est le point de départ du récit de François Sureau « Je ne pense plus voyager ».

Avocat, écrivain, poète, François Sureau s'intéresse à la conversion, surtout quand elle est radicale. Après « Inigo », sur la conversion d'Ignace de Loyola, il retrace celle de Charles de Foucauld. Les premiers chapitres du livre peuvent rebuter le lecteur. Ecrits sur le ton d'un procès-verbal, François Sureau le juriste retrace les circonstances de cette mort qui gardera une grande part de son mystère. En 1945, l'officier Florimond reprend l'enquête après l'arrestation de Madani, complice des assassins de Charles de Foucauld. François Sureau s'attarde sur la personnalité de cet officier qui choisit de vivre

dans le désert trente ans après la mort du saint, abandonnant toutes velléités d'avancement dans sa carrière militaire. Un homme dont l'humilité, la modestie, l'effacement rappellent Charles de Foucauld et semblent le prédestiner à cette enquête. Pourtant l'interrogatoire du traître n'apporte pas d'éléments déterminants quant à la vérité sur cet assassinat : « Le reste a dû sembler aussi obscur à Florimond qu'à nous-mêmes aujourd'hui ». Pour François Sureau, l'essentiel n'est pas là. C'est l'homme, Charles de Foucauld qu'il recherche. Son itinéraire, son chemin de conversion, chemin de Croix et chemin de vie. « Du royaume du passé, le diable est le seigneur. » Charles de Foucauld commence sa vie en enfer. Son père devient fou et sa mère, pieuse et neurasthénique, meurt prématurément. Livré à la tutelle de son grand-père, gâté par la richesse, il s'ennuie. « *Pas d'homme qui ressemblât moins à Ignace de Loyola, tout épris d'un honneur impossible ... Charles de Foucauld n'était pas Don Quichotte, seulement un vieil enfant bien élevé, maltraité par la vie et guetté par la tristesse.* »

Sa conversion, si elle est aussi radicale que celle d'Ignace, a été moins rapide, empruntant des

chemins détournés. La première étape fut la rencontre avec les Touaregs. Ils ont exercé sur Charles de Foucauld une véritable fascination par leur mode de vie, leur culture plus particulièrement la poésie pour laquelle il a réalisé une recension. Mais c'est surtout leur Foi qui le touche, à tel point qu'il a été tenté de se convertir à l'Islam. « La piété musulmane le bouleverse » écrit François Sureau. C'est peut-être par l'Islam que le désir de Dieu est entré dans son cœur. A la Trappe de Notre-Dame des Neiges, où « il s'est dépouillé de ses derniers liens », ce fut pourtant l'expérience d'une grande désillusion spirituelle. « *Foucauld a souffert, ces années-là, de ce qui est le plus déroutant en matière de religion, la prétention de détenir la vérité.* »

La vie monastique, même dépouillée, est encore trop riche pour lui. Car il veut « embrasser la vie de Nazareth ». C'est Jésus de Nazareth qu'il veut suivre, le Jésus de la vie cachée, qui travaille. Et c'est « *une pauvreté semblable à celle de Nazareth qu'il recherche, une vie pauvre et surtout cachée* ».

Il en fait ainsi l'expérience chez les Clarisses de Nazareth en qualité de jardinier. « Le temps de Nazareth ressemble à une retraite au seuil de ce

monde nouveau, où, libéré de bien des choses et d'une partie de lui-même, il pourra enfin pénétrer. » Appartenir aux « serviteurs de l'inutile. » La dernière étape n'est plus celle d'une conversion mais de l'accomplissement spirituel. Sa dernière étape ou station, puisque François Sureau donne à cette partie le titre de « stations du chemin », sera ce fortin dans un désert minéral. « Cette aventure-là, Foucauld n'a pas imaginé pouvoir la vivre seul. » Son désir était d'être rejoint par une communauté mais personne ne vint, personne ne répondit à son appel.

Foucauld n'a donc pas créé d'ordre religieux ni converti de Touaregs. Au contraire, il a voulu « les aider à accroître leur *connaissance de Dieu*. » On pense aux moines de Tibbirine qui ont aidé leurs voisins musulmans à approfondir leur Foi. Eux aussi assassinés.

Sans doute est-ce là le véritable sens de l'Amour absolu, loin de la réussite et de la reconnaissance, fussent-elles de la religion. Une spiritualité de l'inutile dont on a bien besoin aujourd'hui dans un monde obsédé par la performance.

Marie-Paule Dimet



LA MISÉRICORDE POSE UNE LIMITE À L'ENFER

Par Alain Le Négrate

Simone Weil est née en 1909 dans une famille juive agnostique. En 1934, abandonnant l'enseignement, l'agrégée de philosophie devient ouvrière fraiseuse chez Renault. Bien que pacifiste, elle s'engage dans la guerre d'Espagne pour combattre avec les anarchistes dans le camp républicain. En 1938, Léon Trotski fonde la 4^e Internationale à Paris au domicile familial des Weil. Fuyant l'occupation nazie, elle part aux États-Unis en juillet 1942 et rejoint l'Angleterre pour y retrouver la France libre. Elle meurt là-bas dans un sanatorium en août 1943, elle a 34 ans.

D'abord antireligieuse, Simone est tombée à genoux, illuminée par le Christ, en 1935 au Portugal. Un jour, grâce au paysan-philosophe Gustave Thibon, elle a découvert Saint-Jean de La Croix. La nouveauté pour elle est absolue,

elle n'avait pas prévu la possibilité d'un contact personnel avec Dieu. Elle a rencontré encore le Père Perrin à Marseille en juin 1941. Dans cette brillante normalienne, le dominicain voit une candidate au baptême, mais Simone déçoit son attente, parce qu'elle ne veut pas se rendre prisonnière de l'Église dans sa recherche de la vérité. « J'ai pour vocation d'être chrétienne hors de l'Église », écrit-elle au Père Couturier en novembre 1942¹.

La correspondance de Simone Weil de novembre 1941 à mai 1942 a été publiée en 1950 par le Père Perrin sous le titre "Attente de Dieu" d'où sont tirés les extraits suivants.

« Dans mes raisonnements sur l'insolubilité du problème de Dieu, je n'avais pas prévu la possibilité de cela, d'un contact réel, de personne à personne, ici-bas, entre un être humain et Dieu. J'avais vaguement entendu parler de choses de ce genre, mais je n'y avais jamais cru. Dans les *Fioretti*, les histoires d'apparition me rebutaient plutôt qu'autre chose, comme les miracles dans l'Évangile. D'ailleurs, dans cette soudaine emprise du Christ sur moi, ni les sens ni l'imagination n'ont eu aucune part ; j'ai seulement senti, à travers la souffrance, la présence d'un amour analogue à celui qu'on lit dans le sourire d'un visage aimé.

Je n'avais jamais lu de mystiques, parce que je n'avais jamais rien senti qui m'ordonnât de les lire. Dans les lectures aussi, je me suis toujours efforcée de pratiquer l'obéissance. Il n'y a rien de plus favorable au progrès intellectuel, car je ne lis autant que possible que ce dont j'ai faim, au moment où j'en

1. Simone Weil, *Lettre à un religieux*, Gallimard, 1951, p. 10.

ai faim, et alors je ne lis pas, je mange. Dieu m'avait miséricordieusement empêchée de lire les mystiques, afin qu'il me fût évident que je n'avais pas fabriqué ce contact absolument inattendu.

Pourtant j'ai encore à moitié refusé, non mon amour, mais mon intelligence. Car il me paraissait certain, et je le crois encore aujourd'hui, qu'on ne peut jamais trop résister à Dieu si on le fait par pur souci de la vérité. Le Christ aime qu'on lui préfère la vérité, car avant d'être le Christ, il est la vérité. Si on se détourne de lui pour aller vers la vérité, on ne fera pas un long chemin sans tomber dans ses bras². »

Simone Weil revient sur son renoncement au baptême dans sa dernière lettre à Perrin, du 26 mai 1942. Elle n'en a pas besoin, pas plus que de la promesse du ciel, pour croire en Dieu. Son expérience de la Miséricorde divine, qu'elle a " touchée ", la remplit d'une gratitude que même l'enfer ne pourrait lui ôter. Comme par avance, elle annonce ce que Jean-Paul II a écrit à la fin de sa vie, à savoir que « la limite imposée au mal est en définitive la divine Miséricorde³. »

« J'espère qu'en vous avouant ma misère, je ne vous avais pas donné l'impression de méconnaître la miséricorde de Dieu. J'espère que je ne suis jamais tombée, que je ne tomberai jamais à ce degré de lâcheté et d'ingratitude. Je n'ai besoin d'aucune espérance, d'aucune promesse pour croire que Dieu est riche en miséricorde. Je connais cette richesse avec la certitude de l'expérience, je l'ai touchée. Ce que j'en connais par contact

2. Simone Weil, « Autobiographie spirituelle » du 15 mai 1942, in *Attente de Dieu*, La Colombe, 1950, p. 76-77.

3. Jean-Paul II, *Mémoire et identité*, Flammarion, 2005, p. 71.

dépasse tellement ma capacité de compréhension et de gratitude que même la promesse de félicités futures ne pourrait rien y ajouter pour moi ; de même que pour l'intelligence humaine l'addition de deux infinis n'est pas une addition.

La miséricorde de Dieu est manifeste dans le malheur comme dans la joie, au même titre, plus encore peut-être, parce que sous cette forme elle n'a aucun analogue humain. La miséricorde de l'homme n'apparaît que dans le don de la joie ou bien dans l'infliction d'une douleur en vue d'effets extérieurs, guérison du corps ou éducation. Mais ce ne sont pas les effets extérieurs du malheur qui témoignent de la miséricorde divine. Les effets extérieurs du vrai malheur sont presque toujours mauvais. Quand on veut le dissimuler, on ment. C'est dans le malheur lui-même que resplendit la miséricorde de Dieu. Tout au fond, au centre de son amertume inconsolable. Si on tombe en persévérant dans l'amour jusqu'au point où l'âme ne peut plus retenir le cri « Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? », si on demeure en ce point sans cesser d'aimer, on finit par toucher quelque chose qui n'est plus le malheur, qui n'est pas la joie, qui est l'essence centrale, essentielle, pure, non sensible, commune à la joie et à la souffrance et qui est l'amour même de Dieu.

On sait alors que la joie est la douceur du contact avec l'amour de Dieu, que le malheur est la blessure de ce même contact quand il est douloureux, et que le contact lui-même importe seul, non pas la modalité. [...]

Si, par une hypothèse absurde, je mourais sans jamais avoir commis de fautes graves et tombais néanmoins à ma mort au fond de l'enfer, je devrais quand même à Dieu une gratitude infinie pour son infinie miséricorde à

cause de ma vie terrestre, et cela quoique je sois un objet si mal réussi. Même dans cette hypothèse je penserais quand même avoir reçu toute ma part dans la richesse de la miséricorde divine. Car dès ici-bas, nous recevons la capacité d'aimer Dieu et de nous le représenter en toute certitude comme ayant pour substance la joie réelle, éternelle, parfaite et infinie. À travers les voiles de la chair, nous recevons d'en haut des pressentiments d'éternité suffisants pour effacer à ce sujet tous les doutes⁴. »

4. Simone Weil, *Attente de Dieu*, op. cit., p. 95-97.

Legs : Le don de la vie... en héritage

La Mission de France est habilitée à recevoir des dons, donations, legs et assurances vie.

Pour que continue la présence d'Église qu'assure la Communauté Mission de France dans le monde d'aujourd'hui, vous pouvez léguer tout ou partie de vos biens, étant respectés les droits des héritiers réservataires.

Association diocésaine, la Mission de France est exonérée de tous droits de mutation, que ce soit au titre d'une succession ou d'une donation.

Pour plus d'informations, n'hésitez pas à contacter l'économiste de la Communauté Mission de France, Père Daniel Chouin au 01 43 24 79 58

Bulletin d'abonnement ou de réabonnement

à renvoyer à :

MISSION DE FRANCE / LETTRE AUX COMMUNAUTÉS
BP 101 – 94171 LE PERREUX-SUR-MARNE CEDEX

NOM

Prénom

Adresse

.....

.....

Code postal Ville

Abonnement*

Réabonnement*

* Mettez une croix dans les cases correspondantes

• **Lettre aux Communautés ordinaire** **37 €**

de soutien **40 €**

• **Offre pour les moins de 35 ans non abonnés** **20 €**

Je fais un don de : €

Joindre au bulletin, votre chèque, libellé à l'ordre de "MDF - Lettre aux Communautés".

Ci-joint un chèque de : €

Lettre aux Communautés

Communauté Mission de France - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94171 Le Perreux-sur-Marne CEDEX.

Tél : 01 43 24 95 95 - Fax : 01 43 24 79 55 - Courriel : secretariat@missiondefrance.fr - Site : www.missiondefrance.fr

Directeur gérant : Arnaud FAVART

Responsable : Nicolas RENARD

Comité de rédaction : Pierre CHAMARD-BOIS, Dominique DEVISSE, Arnaud FAVART,
Pierre GERMAIN, Michel GROLLEAUD, Bernard MICHOLLET, Yves PETITON,
Nicolas RENARD, Matthieu FONTAINE

Relecture : Michel GROLLEAUD

Abonnements : Secrétariat **Photos** : Communauté Mission de France

Réalisation : Agence Kaolin, 102 Boulevard Arago, 75014 Paris, agencekaolin.com

Maquette : Arnaud TOMASSO

Correction : Cécile BENOISTON

Impression : Chevillon, Sens (89) - Dépôt légal n° 469
N° commission paritaire : 1119 G 85660

La sensibilité au malheur qui touche l'autre être humain, la capacité à pardonner l'offense, la pleine reconnaissance d'une réciprocité et d'une solidarité, l'ouverture d'une amitié possible sont des enjeux de la miséricorde.

Dominique Bourdin

Communauté Mission de France
BP 101 - 94171 LE PERREUX SUR MARNE Cedex
Tel : 01 43 24 95 95 - Fax : 01 43 24 79 55
secretariat@missiondefrance.fr - missiondefrance.fr